

## *La défaite*

**Samedi 21 mai • 15h**

> Les Allées provençales • Avenue Giuseppe Verdi • 13100 Aix-en-Provence

### **SOURCES**

- 1) Louis Aragon, *Complainte pour l'orgue de la nouvelle barbarie*, 1941
- 2) Charles de Gaulle, *Appel du 18 juin* (BBC, le 18 juin 1940)
- 3) Winston Churchill (BBC, le 18 juin 1940)
- 4) Maurice Schumann (BBC, le 6 octobre 1940)

### **1) Louis Aragon, *Complainte pour l'orgue de la nouvelle barbarie*, 1941**

Ceux qu'arrêtèrent les barrages  
Sont revenus en plein midi  
Morts de fatigue et fous de rage

Sont revenus en plein midi  
Les femmes pliaient sous leur charge  
Les hommes semblaient des maudits

Les femmes pliaient sous leur charge  
Et pleurant les jouets perdus  
Leurs enfants ouvraient des yeux larges  
Et pleurant leurs jouets perdus  
Les enfants voyaient sans comprendre  
Leur horizon mal défendu

Les enfants voyaient sans comprendre  
La mitrailleuse au carrefour  
La grande épicerie en cendres  
La mitrailleuse au carrefour  
Les soldats parlaient à voix basse  
Un colonel dans une cour

Les soldats parlant à voix basse  
Comptaient leurs blessés et leurs morts  
À l'école dans une classe

Comptaient leurs blessés et leurs morts  
Leurs promesses que diront-elles  
Ô mon amie ô mon remords

S'ils arrivent à Saint-Omer  
Ils y trouveront l'ennemi  
Ses chars nous coupent de la mer

Ils y trouveront l'ennemi  
On dit qu'ils ont pris Abbeville  
Que nos péchés nous soient remis

On dit qu'ils ont pris Abbeville  
Ainsi parlaient des artilleurs  
Regardant passer les civils

Ainsi parlaient des artilleurs  
Semblables à des ombres peintes  
Les yeux ici la tête ailleurs.

## 2) Charles de Gaulle, *Appel du 18 juin* (BBC, le 18 juin 1940)

Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non ! Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et qui vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle n'est pas seule ! Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la

mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limite l'immense industrie des États-Unis. Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrions vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialisés des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi.

Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

---

## 3) Winston Churchill, (BBC, le 18 juin 1940)

Aujourd'hui, à la Chambre des Communes, le Premier ministre britannique Winston Churchill a déclaré sa volonté de poursuivre le combat. Il a aussi proclamé sa fidélité à l'alliance anglo-française. Voici quelques extraits de son discours :

« Nous ne savons pas encore ce qui va se passer en France, ni si la résistance française, dans la métropole ou dans l'Empire, se prolongera. Le gouvernement français, en dédaignant les possibilités considérables qui s'ouvrent encore à lui, compromettra sérieusement l'avenir de la France s'il décide de ne pas continuer la guerre, ainsi que son traité avec nous l'y oblige encore maintenant, car nous n'avons pas cru pouvoir l'en libérer. La Chambre aura pris connaissance de la déclaration historique dans laquelle, répondant au désir de nombreux Français et au vœu de notre cœur, nous avons proclamé que nous étions prêts à l'heure la plus sombre de l'histoire de la France, à réaliser, au plus fort de cette lutte, l'union totale entre les citoyens des deux Empires et à mettre en commun tous nos droits. Quoi qu'il advienne à la France, au gouvernement français

actuel, ou à d'autres gouvernements français, nous, dans cette île, ou dans l'Empire britannique, nous ne perdrons jamais le sentiment de fraternité que nous éprouvons pour le peuple français. Si nous sommes appelés maintenant à subir ce qu'il a souffert, nous imiterons son courage, et si la victoire finale couronne nos efforts, il partagera les gains, je l'affirme, et de plus la liberté sera rendue à tous. Nous ne retranchons rien à nos justes exigences, nous ne reculons pas d'un pouce. Les Tchèques, les Polonais, les Norvégiens, les Hollandais, les Belges, tous ont fait cause commune avec nous. Tous seront un jour rétablis dans leur droits.

Ce que le général Weygand a appelé la bataille de France a pris fin. La bataille de Grande-Bretagne peut commencer d'un moment à l'autre. Du sort de cette bataille dépend la civilisation chrétienne. Nos mœurs et coutumes en dépendent, ainsi que la longue continuité de nos institutions et de l'Empire. Toute la furie, toute la puissance de l'ennemi s'abattront bientôt sur nous. Hitler sait bien que s'il ne nous réduit pas à l'impuissance dans notre île, il perdra la guerre. Si nous pouvons lui tenir

tête, toute l'Europe recouvrera un jour sa liberté, et les hommes pourront peut-être lever les yeux vers un avenir paisible, spacieux et ensoleillé. Mais si nous tombons, alors le monde entier, y compris les États-Unis, et tout ce que nous avons connu et aimé, sombrera dans l'abîme d'une nouvelle barbarie, qu'une science pervertie rendra plus sinistre et peut-être plus longue que l'ancienne.

Recueillons-nous donc et affermissons-nous dans le sentiment du devoir; conduisons-nous de telle façon que même si l'Empire britannique et sa communauté de nations devait durer mille ans encore, les hommes disent toujours : « Ce fut l'heure la plus belle de leur histoire. »

---

#### 4) Maurice Schumann (BBC, le 6 octobre 1940)

Enfin ! Nous connaissons la politique étrangère du gouvernement de Vichy. Elle tient, tout entière, dans une formule de M. Baudouin : le loyalisme envers les conquérants.

Ces cinq mots méritent d'être gravés en lettres d'or sur tous les murs de la France, dite occupée ou dite non-occupée. Ils suffiront — nous en sommes sûrs — à faire rire les Allemands et à faire pleurer les Français.

L'Allemand, qui se rappelle comment — dès le 12 novembre 1918 — tous les gouvernements qui se succèdent au pouvoir dans son pays, organisèrent la résistance passive, éludèrent les clauses de l'armistice et préparèrent la revanche, avec quel mépris il doit considérer les résignés à la défaite !

Quant au Français d'Alsace-Lorraine que l'Allemand vient d'arracher à la mère-patrie, quant au Français de Flandre ou

de Bretagne que l'Allemand veut arracher à la mère-patrie, quant au Français de l'Empire qui voit les commissions ennemies introduites à Dakar ou à Beyrouth, quant au Français de n'importe quel coin de la terre de France dont le fils meurt de faim dans un camp de prisonniers, dont la femme a été mitraillée sur les routes, et sur lequel l'envahisseur lève un tribut infamant de 400 millions par jour, quel sursaut de dégoût il doit réprimer quand on l'invite « au loyalisme envers les conquérants ».

Mais, à l'Allemand qui rit, qu'on nous permette de donner un avertissement : il commence à s'apercevoir et s'apercevra chaque jour davantage que la masse des Français — guidée par les combattants de la France Libre — pratique, de préférence au loyalisme envers les conquérants, le loyalisme envers la France.

# François Mauriac

Samedi 21 mai • 16h

> Les Allées provençales • Avenue Giuseppe Verdi • 13100 Aix-en-Provence

## SOURCES

- 1) Maurice Schumann (BBC, le 17 août 1940)
- 2) François Mauriac, extraits du *Cahier noir*, 1944
- 3) Benjamin Fondane, *Préface en prose*, 1942

### 1) Maurice Schumann (BBC, le 17 août 1940)

Les ondes auxquelles je n'oserais pas confier un message pour ma mère, je leur demande ce soir, de porter ma voix jusqu'à vous, François Mauriac.

Je ne songe pas, certes, à prolonger ou à reprendre un dialogue singulier entre le maître et le disciple. Si grand que vous soyez par l'esprit ou par le cœur, cet hommage serait submergé par les malheurs de la patrie. Mais nous pensons à vous comme à une image douloureuse de la France lointaine. Vos pieds enfoncés dans notre terre violée, vos yeux noyés par le soleil des vignes envahies, votre cœur né pour vivre les drames qui le dépassent, votre voix chaude et brisée tout ensemble, rien en vous, rien de vous qui n'incarne notre tragédie. De même que certains maîtres italiens nous offrent le spectacle du Christ en raccourci, de même vous êtes pour nous la France en raccourci, la France elle aussi crucifiée.

En traversant le Bordeaux de 1940, ce nœud de vipères dont les langues n'avaient même plus la force de piquer, nous évoquions le cri lancé par Chateaubriand en 1814, lorsque la trahison — déjà ! — venait d'ouvrir à l'ennemi les portes de la capitale : « Il faut user de son mépris avec économie. Il y a trop de nécessiteux. »

Mais, si nous avions pu douter du tempérament robuste de la France, il nous aurait suffi de jeter un regard là-bas, vers les coteaux de Malagar où nous sentions que votre douleur et votre vigilance montaient la garde.

Nous le sentions. Mais, aujourd'hui, nous le savons. Car voici que les vents d'outre-mer, qui ne sont pas toujours

de mauvais vents, nous apportent l'écho de votre voix, et que vous avez donné son mot d'ordre à la France asservie : ne pas se renier.

« Il n'y a pas à rougir d'avoir chéri la liberté, mais de l'avoir mal défendue, non seulement sur les champs de bataille, mais en pleine paix surtout et dans notre propre maison. Nous chantions de tout notre cœur : Liberté, liberté chérie, et consentions à vivre chargés de chaînes, asservis que nous étions aux oligarchies financières et autres. Et, de même, il n'y a point à nous blâmer, il faut au contraire nous enorgueillir d'avoir eu le culte de la personne humaine : c'est l'heure seulement de nous demander pourquoi, dans l'extrême péril, ce culte fut si mal récompensé — pourquoi les personnalités puissantes nous ont fait défaut à presque tous les postes militaires et civils ?

Ne renions donc pas notre amour de la liberté, ne renonçons pas à défendre la personne humaine ; mais profitons de ce que le désastre a fait table rase en nous et autour de nous, pour retrouver les vraies conditions de la liberté et de la culture individuelle, apprenons à redevenir, dans un État souverain, des citoyens entreprenants, responsables et libre ! »

D'accord, François Mauriac ! Mais croyez-vous que la France puisse se régénérer sous la botte étrangère ? Croyez-vous que — sous le regard de l'ennemi — et de quel ennemi ! — il soit loisible à la France de ne pas se renier ?

Déjà — pour ne citer qu'un exemple, mais celui qui vous touchera le plus — aux centaines de milliers de jeunes

ouvriers et de jeunes paysans qui avaient replanté la Croix sur nos champs et nos usines — et que je vous ai vu acclamer, les yeux pleins de larmes — l'Allemand jetait hier cette insulte : « la vraie jeunesse de France, ce n'est pas vous, ce sont vos deux millions de prisonniers ». Comme s'il n'y avait pas des Jacques Rivière parmi ceux qu'ils retiennent dans leurs fers, de même qu'il y a des Péguy parmi ceux qu'ils nous ont tués. Vous voyez bien que, dans notre Patrie, violée, ensanglantée, pillée, on n'a pas le droit d'élever la voix que pour réciter la prière des morts. Mais il suffit que vous soyez là, comme le flambeau sur la colline inspirée. Oui, cela suffit que vous soyez — comme le pape Pie de Paul Claudel — « le refus de Dieu dans le silence de tous les hommes ».

Lorsque nous sommes partis, il n'y avait place dans nos bagages pour aucun livre. Mais, du moins, une phrase de

vous était gravée dans mon cœur : « La vie de la plupart des hommes est un chemin mort qui ne mène à rien ; mais d'autres savent, dès l'enfance, qu'ils vont vers une mer inconnue. Déjà l'amertume du vent les étonne, déjà le goût du sel est sur leurs lèvres, jusqu'à ce que, la dernière dune franchie, cette passion infinie les soufflette de sable et d'écume. Il leur reste de s'y abîmer ou de revenir sur leurs pas. »

De Gaulle et ses compagnons, ce sont ceux qui ont suivi le chemin de la mer. Lorsque la dernière dune fut franchie, celle du déshonneur, la passion infinie de la France les a souffletés d'écume et de sang.

Mais, le drame de la Patrie, nous l'avons vécu et nous le vivons comme le drame de la créature. Et jamais, François Mauriac, nous ne reviendrons sur nos pas !

## 2) François Mauriac, extraits du *Cabier noir*, 1944

« Notre malheur, ce fut de naître à la vie publique, au lendemain de l'autre guerre, lorsque l'Europe semblait avoir pris en dégoût la liberté. Qu'il a paru démodé, tout à coup, en 1919, ce vieux pays saigné à blanc pour une cause à laquelle les peuples ne croyaient plus ! Je me souviens d'avoir fait rire des garçons, vers ce temps-là, en leur citant le mot orgueilleux par lequel Saint-Just achevait son projet de constitution : « Le peuple français vote la liberté du monde ! »

Nous avons mis du temps à reconnaître que cette foi en la liberté s'était éteinte au cœur des nations. Un de nos amis pourtant l'a découvert et l'a proclamé, alors que les noms de Mussolini et de Hitler n'avaient pas encore retenti sur l'Europe. Le 1er septembre 1919, Jacques Rivière, au sortir d'une longue captivité, écrivait dans la Nouvelle Revue Française : « Il n'est pas bien sûr que le monde ait besoin de cette liberté que nous lui avons acquise au prix de si monstrueux sacrifices. Il n'est pas bien sûr que la liberté soit aujourd'hui son vœu le plus cher, l'aliment dont il ait le plus faim. On peut en douter. On est en droit de s'inquiéter s'il n'aurait pas par hasard de tout autres appétits. Il semble bien que la demande en matière de liberté soit, pour l'humanité prise en son ensemble, de beaucoup en dessous de l'offre que nous lui en faisons. Il est à craindre que le marché ne soit pas du tout ce que nous avons supposé. Nous risquons fort de rester avec notre stock sur les bras... »

Jacques Rivière est mort trop tôt pour savoir qu'il était un étonnant prophète. Il a fallu, pour que ressuscitât l'amour

de la liberté au cœur des peuples, l'épreuve du bâillon et du carcan, le massacre de races entières, la déportation de la classe ouvrière européenne, des supplices d'enfants, une horreur inconnue depuis les Assyriens. De nouveau la France a son mot à dire. Son mot : Liberté.

[...] A l'heure où j'écris tant d'autres Français sont mus par une passion élémentaire : la peur ! Ils ne l'avouent pas, rendent au Maréchal un culte d'hyperdulie, invoquent Jeanne d'Arc, mais dans le secret tout pour eux se ramène à l'unique nécessaire : sauver leurs privilèges, éviter le règlement de compte : « tant que les Allemands seront là... » Petit phrase rassurante qu'un Renan, un Taine murmuraient déjà, eux aussi, devant les Tuileries incendiées ; - ce Renan qui, le 6 septembre 1870, à la fenêtre de Bréban, penché sur la foule insouciant des promeneurs, disait à Goncourt : « Voilà ce qui nous sauvera : c'est la mollesse de cette population... »

Hé bien, non : nous croyons en l'homme ; nous croyons avec tous nos moralistes que l'homme peut être convaincu et persuadé : même ces bourgeois qui enfouissent des cassettes dans leurs massifs de bégonias, - oui, même ces intermédiaires pour la vente de toute denrée consommable, nous croyons qu'ils ferment les yeux et peut-être qu'ils serrent les poings, place de la Concorde, devant ces drapeaux (je ne les ai jamais vu qu'à travers une brume de larmes) - ces drapeaux où la croix gammée ressemble à une araignée repue, gonflée de sang.

[...] N'entrons pas dans leur jeu : que notre misère ne nous aveugle jamais sur notre grandeur. Quoi que nous observions de honteux autour de nous et dans notre propre cœur, ne nous décourageons pas de faire crédit à l'homme : il y va de notre raison de vivre – de survivre.

[...] « Le bonheur est une idée neuve en Europe... » proclamait le jeune Saint-Just. Un siècle et demi après que cette parole ait été prononcée, nous savons que le bonheur en Europe est une illusion perdue. Pour accomplir les desseins de Machiavel, les peuples sont brassés et déportés, des races entières sont condamnées à périr. A quel autre moment de l'histoire les bagnes se sont-ils refermés sur plus d'innocents ? A quelle autre époque les enfants furent-ils arrachés à leurs mères, entassés dans des wagons à bestiaux, tels que je les ai vus, par un sombre matin, à la gare d'Austerlitz ? Le bonheur en Europe est devenu un rêve impossible, sauf pour les âmes basses. Non, il ne s'agit plus de bonheur ; il s'agit de faire

front contre ce Machiavel dont même après l'écroulement de l'Allemagne, aucun peloton d'exécution n'interrompra les crimes ; car il est tapi et agissant dans des millions de consciences, et en France même. L'Action Française, Gringoire, Je suis Partout y trouvent des lecteurs innombrables, – et ce sont les plus forts, les riches, les malins.

[...] Mais nous avons fait notre choix ; nous parions contre Machiavel. Nous sommes de ceux qui croient que l'homme échappe à la loi de l'entre-dévoirement, et non seulement qu'il y échappe, mais que toute sa dignité tient dans la Résistance qu'il lui oppose de tout son cœur et de tout son esprit. Non, l'esprit humain ne s'abuse pas sur sa destinée. Non, il ne se trompe pas en protestant que la condition des termites et des fourmis ne l'éclaire en rien sur la sienne. N'y aurait-il eu au cours des siècles, en un bref intervalle de temps et d'espace, qu'un seul mouvement de charité, la chaîne sans fin des dévorants et des dévorés en eût été à jamais rompue. »

### 3) Benjamin Fondane, *Préface en prose*, 1942

C'est à vous que je parle, hommes des antipodes,  
je parle d'homme à homme,  
avec le peu en moi qui demeure de l'homme,  
avec le peu de voix qui me reste au gosier,  
mon sang est sur les routes, puisse-t-il, puisse-t-il  
ne pas crier vengeance !  
L'hallali est donné, les bêtes sont traquées,  
laissez-moi vous parler avec ces mêmes mots  
que nous eûmes en partage-  
il reste peu d'intelligibles !

Un jour viendra, c'est sûr, de la soif apaisée,  
nous serons au-delà du souvenir, la mort  
aura parachevé les travaux de la haine,  
je serai un bouquet d'orties sous vos pieds,  
- alors, eh bien, sachez que j'avais un visage  
comme vous. Une bouche qui priait, comme vous.

Quand une poussière entrait, ou bien un songe,  
dans l'œil, cet œil pleurait un peu de sel. Et quand  
une épine mauvaise égratignait ma peau,  
il y coulait un sang aussi rouge que le vôtre !  
Certes, tout comme vous j'étais cruel, j'avais  
soif de tendresse, de puissance,  
d'or, de plaisir et de douleur.  
Tout comme vous j'étais méchant et angoissé  
solide dans la paix, ivre dans la victoire,  
et titubant, hagard, à l'heure de l'échec !

[...] Et pourtant, non !  
je n'étais pas un homme comme vous.  
Vous n'êtes pas nés sur les routes,  
personne n'a jeté à l'égout vos petits  
comme des chats encor sans yeux,  
vous n'avez pas erré de cité en cité  
traqués par les polices,  
vous n'avez pas connu les désastres à l'aube,  
les wagons de bestiaux  
et le sanglot amer de l'humiliation,  
accusés d'un délit que vous n'avez pas fait,  
d'un meurtre dont il manque encore le cadavre,  
changeant de nom et de visage,  
pour ne pas emporter un nom qu'on a hué  
un visage qui avait servi à tout le monde  
de crachoir !

Un jour viendra, sans doute, quand le poème lu  
se trouvera devant vos yeux. Il ne demande  
rien! Oubliez-le, oubliez-le ! Ce n'est  
qu'un cri, qu'on ne peut pas mettre dans un poème  
parfait, avais-je donc le temps de le finir ?  
Mais quand vous foulerez ce bouquet d'orties  
qui avait été moi, dans un autre siècle,  
en une histoire qui vous sera périmée,  
souvenez-vous seulement que j'étais innocent  
et que, tout comme vous, mortels de ce jour-là,  
j'avais eu, moi aussi, un visage marqué  
par la colère, par la pitié et la joie,

un visage d'homme, tout simplement !

# *L'humour de guerre*

**Samedi 21 mai • 17h**

► Les Allées provençales • Avenue Giuseppe Verdi • 13100 Aix-en-Provence

## **SOURCES**

1) Bourdan – Duchesne – Oberlé – Van Moppès (BBC, le 1<sup>er</sup> septembre 1940)

2) Pierre Dac (BBC, le 2 novembre 1943)

## **1) Bourdan – Duchesne – Oberlé – Van Moppès (BBC, le 1<sup>er</sup> septembre 1940)**

### *Duchesne :*

Aujourd'hui 1<sup>er</sup> septembre 1940, naissance d'une nouvelle institution française à Londres : la petite académie. Elle est née du besoin qu'éprouvent actuellement tous les Français de s'entendre sur le sens précis des mots de leur langue maternelle. Paris étant occupé et le quai Conti parcouru par des uniformes verts qui n'ont rien à voir avec les uniformes de l'Institut, il est peu probable que l'Académie Française puisse se réunir et poursuivre ses travaux. Le dictionnaire de la langue française est laissé en jachère. Les Français d'ici, les exilés volontaires écoutent la radio dite française, Radio-Paris ou Radio-Lyon, lisent les journaux dits français l'Œuvre, La France au Travail, Paris-Soir, Gringoire, Le Matin, etc. et ils ne comprennent pas. Tous les Français qui vivent hors de la France métropolitaine, tous ceux de l'Empire, tous ceux de l'étranger, partagent certainement notre inquiétude. Les journaux ont toujours le même aspect, la radio nous fait toujours entendre la même langue. On parle, on écrit toujours français en France. Mais pourquoi avons-nous du mal à comprendre ? Il nous semble que les mots depuis quelques mois ont acquis un sens qui n'est plus tout à fait celui que nous leur connaissions. Le mot démocratie par exemple a donné lieu aujourd'hui à quantité d'interprétations étrangement différentes. Prenons le mot « Armistice ». Un Armistice avant 1940 était un jour de fête ; à partir de maintenant, c'est un jour de deuil national.

Le fait est certain, beaucoup de mots ont changé de sens. Ils empruntent même une signification entièrement opposée à celle que nous leur connaissions il y a trois mois.

C'est pourquoi nous croyons nécessaire, profitable — et à l'occasion divertissant — de fonder ici même une petite académie qui s'exprimera par la voie des ondes et dont les séances seront ainsi rendues publiques. L'académie n'a pas encore réussi à recruter quarante membres, mais elle espère dans l'avenir obtenir la coopération de techniciens qualifiés,

de grammairiens éminents, de chansonniers et rythmeurs, et fera le meilleur accueil aux suggestions envoyées par les auditeurs. Des membres correspondants seront admis. L'académie se compose de quatre membres réguliers parmi lesquels on peut noter un président, un secrétaire perpétuel, un rapporteur et un archiviste.

C'est le président qui ouvre la séance inaugurale.

### *Sonnette*

#### *Le président (Duchesne) :*

Messieurs, l'usage veut que le président d'âge prononce un discours à l'ouverture d'une séance. C'est à moi que revient cet honneur bien que je sois plus jeune que le plus jeune des académiciens. Notre tâche sera longue et ardu : il ne s'agit de rien moins que de réviser le dictionnaire de la langue française.

Que d'expressions nouvelles qui, n'étant pas encore sanctionnées par le dictionnaire, sont aujourd'hui sur toutes les lèvres ! Que de mots anciens auxquels les événements récents ont donné un nouveau sens ! C'est à nous qu'il revient d'en codifier l'usage. Nous le ferons sans passion, ni parti pris avec pour seul objectif le rajeunissement de la langue. Je propose de nous mettre immédiatement au travail sans délai, et je cède immédiatement la parole à notre rapporteur.

#### *Le rapporteur (Bourdan) :*

Messieurs, les mots du dictionnaire ont été patiemment écrits sur les petits bouts de papier par notre secrétaire perpétuel et mis dans un bicorné. Ce bicorné est là devant nous sur la table. Le plus jeune d'entre nous va tirer au hasard un premier mot.



*Duchesne :*

Qui est le plus jeune ?  
Quel âge avez-vous, mon cher confrère ?

*Bourdan :*

Je vais avoir trente-quatre ans dans quinze jours.

*Oberlé :*

Et moi cinquante-cinq ans dans quinze ans.

*Van Moppès :*

Je suis de la classe 37.

— *Les autres ensemble :*

C'est lui le plus jeune.

*Duchesne :*

Tirez, je vous prie.

— *Le plus jeune tire un mot et annonce :*

*Van Moppès :*

Le mot est : « traité ».

*Bourdan :*

Nous traiterons aujourd'hui du mot traité. Qui demande la parole pour proposer une définition ?

*Duchesne :*

Laissez-nous réfléchir une minute. Traité, traité, traité.

*Bourdan :*

Je propose : traité — convention qui sert à terminer une guerre, et au besoin à en préparer une autre. Voir revanche.

*Oberlé :*

Je suis d'accord sur la deuxième partie de la définition, mais pas sur la première. Les guerres ne se terminent pas par les traités.

*Duchesne :*

En effet, comme le dit justement notre collègue, aucune des dernières guerres, que nous avons vues, ne s'est terminée par un traité. Par quel traité s'est conclue la guerre d'Abyssinie, l'invasion de l'Albanie, la guerre d'Espagne ? Y a-t-il un traité entre la Chine et le Japon, entre l'Allemagne et la Pologne, entre l'Allemagne et la France ?

*Van Moppès :*

D'accord. Aussi je propose : traité — instrument de politique internationale entièrement tombé en désuétude.

*Tous :*

Très bien. Parfait.

*Bourdan :*

Aux voix... pour, lever les mains... adopté.

*Duchesne :*

Très satisfaisant.

*Oberlé :*

Ça commence bien.

*Duchesne :*

Je ne suis pas fâché d'avoir été le premier à trouver la bonne définition.

*Sonnette*

Van Moppès : (tirant).  
Le mot est « occupation ».

*Duchesne :*

Occupation. Occupation. Attendez donc, ça me dit quelque chose.

*Bourdan :*

Messieurs, voyons Petit Larousse. Il est de bon conseil. Oblique, obscurantisme, obtempéré, occulte, occupation. « Occupation : action de s'occuper... action de se rendre maître, de s'établir dans... »

*Oberlé :*

Ça ne veut rien dire tout ça.

*Bourdan :*

« Action de se saisir, de se maintenir quelque part. »

*Oberlé :*

Sans aucun intérêt votre petit Larousse.

*Bourdan :*

Je vous concède qu'il y a du déchet. Mais ne pouvons-nous pas retenir :  
« Occupation : action d'occuper ou de s'occuper. »

*Van Moppès :*

La dentelle et le jeu de dominos, ce sont des occupations.

*Oberlé :*

Les Allemands ont en ce moment beaucoup d'occupations.

*Tous :*

Pas mal. Très bien.

*Duchesne :*

un peu farceur. Aux voix. A main levée... Accepté.

*Oberlé :*

Voilà la seconde et c'est moi qui l'ai trouvée.

*Van Moppès :*

Dans le sac.

*Sonnette*

*Van Moppès :*

Je tire un autre mot. Oh, oh ! un grand mot : « Liberté ».

*Oberlé :*

Diable, c'est sérieux !

*Duchesne :*

La liberté est un sentiment...

*Van Moppès :*

Ce n'est pas un sentiment. On ne dit pas « J'éprouve une grande liberté pour vous. »

*Bourdan :*

Nous avons promis de ne pas faire de jeux de mots.

*Duchesne :*

Nous ne plaisantons pas.

*Bourdan :*

Messieurs : Le petit Larousse : « liberté, pouvoir d'agir ou de ne pas agir. Le devoir suppose la liberté ».

*Duchesne :*

Oui. La liberté est une aspiration naturelle à l'homme.

*Bourdan :*

On s'est souvent demandé si l'homme était naturellement libre ou non. C'est de là que découle la célèbre discussion sur le libre arbitre.

*Oberlé :*

C'est une discussion d'intellectuels.

*Van Moppès :*

La liberté c'est le droit de dire zut, de dire flute, d'écrire ce qu'on pense et de se coucher quand on en a envie.

*Duchesne :*

Ah oui, mais alors c'est aussi la possibilité de faire bien d'autres choses. Ne pas confondre liberté et licence.

*Bourdan :*

Mais pour le commun des mortels la question n'est pas compliquée. Il se sent libre et prétend le rester. Par ailleurs, dans le domaine social la liberté de chacun peut avoir d'autres limites que celle de son voisin.

*Duchesne :*

Au point de vue social d'accord. Au point de vue moral et au point de vue de l'individu, c'est une autre histoire. On trouve beaucoup plus vites les limites de sa liberté. Quand l'individu dépasse ses limites, je le répète, il tombe dans la licence.

*Oberlé :*

Il y a trop de gens en France qui confondent volontairement liberté avec licence.

*Bourdan :*

Il y a trop de gens en France qui confondent suppression de la liberté avec répression de la licence.

*Duchesne :*

Les Français n'étaient plus conscients de leur liberté. Ils en avaient tellement joui, qu'ils ne la sentaient plus.

*Van Moppès :*

On le sent ce que c'est que la liberté, le jour où on l'a perdue.

*Oberlé :*

Tout ça est bien confus. Revenons à la définition.

*Van Moppès :*

Liberté, aspiration naturelle à l'homme, mais nuisible au bien de l'individu, à la sécurité de l'Etat et aux relations franco-allemandes.

*Duchesne :*

Messieurs Flandin et Bonnet ont été laissés en liberté au début de la guerre, mais ça n'a pas nui du tout aux relations franco-allemandes.

*Oberlé :*

Au contraire.

*Duchesne :*

Nous sommes loin d'avoir épuisé la question.

*Van Moppès :*

Mais il y a liberté et liberté. Il y a la liberté et les libertés.

*Oberlé :*

Il y avait les libertés.

*Van Moppès :*

Il y avait la liberté de réunion, liberté qu'ont les Allemands de réunir quelques centaines de milliers de Français dans des camps et de les y retenir.

*Oberlé :*

Liberté de conscience ; liberté de ne pas avoir de conscience.

*Duchesne :*

Liberté de la presse. Ne parlons pas de la liberté de la presse française.

*Bourdan :*

Il ne reste plus qu'une liberté ; c'est la liberté de penser. Celle-là ne peut avoir aucune limite.

*Oberlé :*

Pas étonnant que le mot ait été effacé des monuments publics par ordre du gouvernement de Vichy. Il a bien fait ; il n'est pas libre lui-même.

*Van Moppès :*

On peut l'effacer des monuments, on ne l'arrachera pas de nos coeurs.

*Duchesne :*

En France on reverra sur le pont de Kehl la pancarte : « Ici commence le pays de la liberté. »

*Oberlé :*

En France pour le moment liberté n'est plus français.

*Bourdan :*

Tout cela ne nous donne pas une définition. Il faut s'y mettre. En définitive, y a-t-il quelqu'un qui propose une définition ?

*Oberlé :*

J'en ai bien une : Liberté : privilège dont le peuple français s'est montré particulièrement jaloux au cours de son histoire, mais dont ses chefs ont parfois fait bon marché.

*Van Moppès :*

Ce n'est pas suffisant.

*Duchesne :*

J'en ai une dans mon carnet qui m'a été donnée par un de mes amis l'autre jour; liberté : mot abstrait qui gagnerait à devenir concret.

Un philosophe d'avant-guerre avait coutume de dire : Tout homme a droit à 24 heures de liberté par jour. La phrase fit fortune mais le sens en est resté obscur.

*Van Moppès :*

Ça n'est pas une définition, c'est un à propos. Je suppose : liberté : mot provisoirement supprimé.

*Oberlé :*

Ajoutez : voir une édition ultérieure du dictionnaire.

*Bourdan :*

Aux voix... adopté.

*Oberlé :*

Ah ! et bien celui-là, il nous a donné du mal.

*Bourdan :*

Pour une fois c'était sérieux.

*Sonnette*

*Van Moppès :*

Je tire un autre mot. Tiens, le hasard fait bien les choses, c'est justement le mot « allemand ».

*Bourdan :*

Allemand. Qui propose une définition ?

*Bourdan :*

Personne ne parle. Je m'excuse mais je maintiens ma méthode. Le Petit Larousse.

*Duchesne :*

Voyons.

*Bourdan :*

« Allemand : d'Allemagne. La langue allemande : parler l'allemand. »

*Duchesne :*

C'était simple, on aurait dû y penser.

*Van Moppès :*

Parler l'allemand. Exemple : M. Pierre Laval parle l'allemand.

*Oberlé :*

Cet exemple est très mal choisi. M. Laval parle italien. Voyons, qui parle allemand ?

*Van Moppès :*

M. Flandin, « Le Matin ».

*Duchesne :*

Radio-Paris.

*Oberlé :*

M. Henri Jeanson.

*Duchesne :*

Non, lui il écrit l'allemand.

*Bourdan :*

Ah, il y a aussi allemande.

*Oberlé :*

C'est facile. Femelle du précédent.

*Bourdan :*

Non, c'est une danse, danse vive et gaie à deux ou trois temps. Air sur lequel on l'exécute.

*Duchesne :*

Prodigieusement intéressante. Non quoi, proposez quelque chose de sérieux.

*Oberlé :*

Eh bien, ennemi héréditaire et implacable. Voir Teuton, Hun, Boche, sale Boche, Fridolin et Fritz.

*Bourdan :*

Mâcheur de paille.

*Duchesne :*

Vous retardez cher collègue.

*Van Moppès :*

Allemand : occupant poli. Exemple : l'Allemand aide les vieilles dames à traverser la rue.

*Duchesne :*

Ah oui, excellent.

*Oberlé :*

Oui, c'est très bon. Encyclopédie : Clément Vautel à la radio déclare que les Allemands ne sont pas si méchants que ça.

*Bourdan :*

Pas d'opposition ? Adopté.

*Sonnette*

*Van Moppès :*

Je suis curieux de connaître le prochain mot : « Vichy ».

*Duchesne :*

Allons, bon. Il ne nous manquait plus que ça.

*Oberlé :*

Non, je vous en prie. Inutile de voir le dictionnaire. Moi, je sais ; Vichy : chef-lieu de canton de l'Allier.

*Van Moppès :*

Quel allié ? Il n'y a plus d'alliés.

*Oberlé :*

Mais non, c'est une rivière pleine d'eau.

*Duchesne :*

Naturellement, tout le monde sait ça. C'est plein d'eau de Vichy.

*Bourdan :*

Eaux thermales très fréquentées pour le traitement du foie et de l'appareil digestif.

*Van Moppès :*

Parfait. Après une cure d'eau de Vichy, vous avalerez des couleuvres.

*Duchesne :*

Tout ça est très bien, sauf chef-lieu de canton. Vichy, rendez-vous compte quoi, capitale de la France.

*Bourdan :*

De quelle France, Messieurs ?

*Oberlé :*

La France aux Français — mort aux Juifs — à bas les Anglais — dehors les Mètèques.

*Van Moppès :*

A propos, qu'est devenu Albert Lebrun ?

*Bourdan :*

Ça n'est pas la question.

*Duchesne :*

Je maintiens Vichy : capitale de la France. Exemple : le gouvernement de Vichy gouverne la France, sauf les deux-tiers. Tout le monde est d'accord. Adopté.

*Sonnette*

*Bourdan :*

Messieurs, il est l'heure, la séance est levée. Le secrétaire perpétuel vous adressera en temps utile vos convocations pour la prochaine séance. Monsieur l'archiviste vous adressera le procès-verbal de la séance.

---

## 2) Pierre Dac (BBC, le 2 novembre 1943)

« Mes chers compatriotes,

Il ne suffit pas de dire la vérité : encore convient-il que celle-ci ne soit pas au-dessous de ce qui est vrai. C'est ce que n'a probablement pas très bien compris un porteur de valise du Dr Goebbels, un certain – ou plus exactement un incertain – Karl Scharping qui, le 1er novembre, à la radio allemande, s'est exprimé dans les termes suivants :

« Les Anglais sont terrifiés à la pensée des privations qui les menacent. Aucun pays d'Europe ne subit d'épreuves comparables à celles qui s'abattent sur l'Angleterre. Toute la Grande-Bretagne est soumise à une dictature communiste que préside Churchill. Les Anglais ne peuvent plus obtenir de vêtements que dans des cas exceptionnels, et encore ces vêtements n'ont plus de poches. La démocratie est morte en Angleterre, etc. etc. »

De l'enquête à laquelle je me suis personnellement livré, il ressort nettement que la vérité dépasse de beaucoup les déclarations de M. Karl Scharping. Voilà ce que j'ai constaté :

Les Anglais sont tellement terrifiés à la pensée des privations qui les menacent qu'ils donnent l'impression de ne pas l'être du tout ; la manière calme et tranquille dont ils vaquent à leurs quotidiennes occupations donne la mesure exacte de la panique dont ils sont en proie depuis le bord de leur chapeau jusqu'à l'extrémité du milieu de leur trench-coat.

En ce qui concerne la pénurie de vêtements, c'est encore bien plus grave que ne le dit M. Scharping. Ils ne sont accordés exclusivement qu'à ceux qui manifestent la volonté d'en porter. Par contre – et c'est le tragique de la chose – le port du péplum et du haut-de-chausse à deux places est rigoureusement interdit. Pour les poches, elles sont distribuées à part, toute latitude étant laissée aux usagers d'aller se faire coudre un costume après.

Quant à la démocratie, son décès me fut confirmé en même temps qu'on me signalait que, en raison de l'amélioration de son état de santé, ses obsèques étaient remises à une date indéterminée, et de toute manière, postérieure à celles du National-Socialisme.

En résumé, et eu égard aux épreuves qui s'abattent actuellement sur l'Angleterre, je forme des vœux ardents pour que la France en connaisse de semblables dans le plus bref délai, même au détriment des bienfaits de l'Axe. Et le plus tôt sera le mieux.

Voilà la vérité. Je m'excuse auprès de M. Karl Scharping de cette mise au point ; il ne me reste plus qu'à lui souhaiter, pour ses prochaines étrennes, un amusant cabanon et une ravissante camisole de force ornée de croix gammées. Tout en l'assurant de mes sentiments multiples, variés et européens. »

# Georges Bernanos

Lundi 23 mai • 15h

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

## SOURCES

- 1) Robert Mengin (BBC, le 22 septembre 1940)
- 2) Maurice Schumann (BBC, le 20 avril 1941)
- 3) Georges Bernanos (lu à la BBC par Jacques Duchesne, le 22 octobre 1940)

### 1) Robert Mengin (BBC, le 22 septembre 1940)

L'autre jour, de ce même poste de Londres, M. Labarthe a parlé aux mères de France. Ce soir, je voudrais seulement parler à mon propre père. J'espère, du reste, ce faisant, lui dire ce que beaucoup de mes camarades voudraient exprimer lorsqu'ils songent à leur foyer.

Jamais je n'aurais eu davantage besoin de vos conseils, mon père, que depuis trois mois. Et voici trois mois que je n'ai plus entendu votre voix, lu votre écriture, ni même reçu de télégramme. Lorsque je ferme les yeux, je revois la dernière image que je garde de vous. C'était sur l'aérodrome du Bourget à un moment où l'on pouvait encore croire que la guerre prendrait pour nos armées une heureuse tournure. Je revois votre dernier regard, ce regard si tendre, mais auquel l'intelligence donnait tant de mélancolie. Car vous pressentiez trop clairement les malheurs à venir.

C'est le secours de votre intelligence, de votre tendresse et de votre droiture qui m'ont tant manqué ces derniers mois. Certes, j'ai été entouré de conseils amis mais contradictoires, et finalement, j'ai dû prendre ma décision seul. C'est de cette décision que je viens aujourd'hui vous rendre compte. Je suis resté à Londres pour m'efforcer d'aider à la victoire dans la guerre entreprise par la France et la Grande-Bretagne. Non sans hésitation, car le devoir, au moins dans ma propre conscience, n'apparaissait pas comme simple. Il y avait trop de choses dans les deux plateaux de la balance, et tout ce que je voyais avec certitude depuis le début de juin, c'est que, quelle que fût la décision que je prendrais, elle serait douloureuse.

Il eût été douloureux de se rendre sans avoir combattu ; douloureux de quitter ce pays, l'Angleterre, en trahissant ainsi une promesse faite non seulement par les autres Français — et que tous nos morts, tous nos blessés, tous nos vrais combattants ont tenu — mais une promesse faite par moi-même, puisque, comme vous le savez, j'avais, intimement, approuvé l'alliance, et que, dans le cadre de mon travail, je m'étais employé à l'affermir : en quoi, du reste, je suivais votre conseil. Dans ces conditions, vous revoir même eût été douloureux. N'auriez-vous pas été en droit de me dire : « Pourquoi revenir, toi qui pouvais poursuivre la lutte, toi qui pouvais continuer à défendre ces idées mêmes que moi, prisonnier, je ne peux plus défendre ? » N'auriez-vous pas rougi de me revoir ? En tout cas, c'est ce que j'ai cru.

[...] J'espère qu'en restant aux côtés de notre alliée, je n'ai pas trahi l'idéal que vous m'avez légué. J'espère, et je suis même sûr, que je fais ce que vous m'auriez conseillé. J'avoue que je ne le fais pas sans mélancolie.

J'admire et j'envie la joie qui teinte l'enthousiasme de la plupart de mes camarades. Car je suis non seulement hanté par la crainte de ne pas vous revoir, mais je pense que nous tous ici sommes des privilégiés, à l'heure où les Français de France souffrent si cruellement.

Car nous sommes des privilégiés, non des héros. Nous avons, dans ce pays ami, la liberté, et la forme la plus précieuse de la liberté : celle de pouvoir nous battre pour nos croyances.

Mon père, soyez bien persuadé, et dites bien autour de vous que les Français qui se sont groupés ici autour du drapeau de notre pays n'ont pas eu la vanité de penser que leur sacrifice éventuel valait le sacrifice réel des milliers et des milliers de soldats déjà tombés sur les champs de bataille des Flandres, des Vosges et de la Somme.

Non, nous voulons simplement être dignes de ceux-là.

Ce que nous voulons aussi c'est être dignes de ceux de votre génération. J'entends des gens se récrier et parler, non sans raison, de la gérontocratie qui a perdu la France. Pour mon compte, je n'ai pas tant, ce me semble, à apprécier l'action, ou la défection, des vieillards qu'à juger celles de ma propre génération, et de moi-même. « Place aux jeunes ! » dit-on, mais quelle place ? J'ai constamment l'impression que nous, les jeunes, et plus précisément nous, les jeunes bourgeois, nous n'avons ni su, ni voulu tenir notre place. Vous, vous avez tenu la vôtre.

Vous avez été de bons citoyens et de bons soldats. Vous nous avez jadis défendus. Le vainqueur de Verdun a fait son devoir en 1916, et, pour cela, la reconnaissance des hommes de ma génération, lui sera toujours due. Mais nous, avons-nous fait tout notre devoir pendant les années de paix ? N'avons-nous pas réclamé plutôt « des places » que revendiqué « notre place », celle que vous aviez jadis tenue, mon père, lorsque dès après 1870, vous avez travaillé contre l'esprit de défaite, toujours pensant à votre devoir et non à vos droits, car le droit, pour vous, c'était le droit des autres, de la communauté, de la France.

Sans doute, notre génération a-t-elle trop oublié cela. Maintenant, le malheur est là : notre cher pays subit la loi de ses ennemis. Il ne nous reste plus qu'à le reconquérir, pour que ni nos pères ni nos fils n'aient à rougir de nous. Et fasse Dieu, s'il me permet de vous revoir, que ce soit dans une France Libre et où nous aurons été dignes de vous.

## 2) Maurice Schumann (BBC, le 20 avril 1941)

Il y a cinquante-deux bougies, ce soir, sur la table de M. Hitler. L'odeur d'un immense charnier, les flammes d'un brasier gigantesque; c'est le décor même dont il avait rêvé pour fêter ses cinquante-deux ans. Dix nations écrasées sous ses pieds, 150 millions d'hommes, courbés sous son fouet, partout des chaînes qui grincent, partout du sang, partout des larmes: on dirait d'une parodie du Jugement dernier dans un enfer païen. Mais le vrai Juge, devant le vrai Dieu, ce sont les victimes, et non pas le maître du Supplice...

[...] Il y a cinquante-deux bougies dont la flamme vacille, ce soir, sur la table de M. Hitler. Hier, ce vainqueur dont les victoires n'entraînent jamais la victoire, ce conquérant dont les conquêtes n'appellent jamais que des conquêtes nouvelles, ce cavalier qui ne peut pas lâcher la bride parce qu'il a la mort pour monture, s'écriait dans un appel au peuple allemand: « Nous avons devant nous une dure année de lutte. » Depuis huit ans le peuple allemand entend le même refrain: « Encore une année, une dure année ! » Voilà bien la logique implacable de la tyrannie, qui ressemble tant à la logique du crime. On pense au fameux soupir que Corneille fait pousser à Auguste: « Eh quoi ! Toujours du sang et toujours des supplices. »

Il y a cinquante-deux bougies, ce soir, sur la table de M. Hitler comme pour éclairer le dernier acte d'un grand drame. Une convive est là, que personne ne voit mais que

tout le monde entend. Sa voix est au fond de chacun. Elle couvre toutes les autres, même celle du Führer. Un fantôme ? Oui ! Le fantôme de la Victoire. Et voici ce qu'il dit: « Combien de fois me suis-je évanoui quand vous croyiez m'avoir atteint ? Jusqu'où me poursuivrez-vous, pour ne jamais me toucher ? Chaque mois, chaque année, presque chaque jour vous apportez une victoire. Mais cette victoire, ce n'est jamais moi. Ce n'est jamais la Victoire. A ma poursuite, je vous entraîne où je veux. Je finirai bien par vous entraîner dans l'abîme. Pour me gagner de vitesse, vous avez construit des chars gigantesques et des avions rapides comme des tourbillons, vous avez conçu des ruses plus meurtrières que des armes. Mais j'ai fui devant vous plus vite que vous ne pouviez courir. Toi, le maître du festin, tu éprouves, même ce soir, une fièvre impatiente. Cette inquiétude, c'est moi : la victoire impossible. A Vienne, à Prague, tu croyais m'avoir enchaîné par le mensonge et le chantage: ce n'était qu'un mirage. A Varsovie, tu croyais m'avoir capturée par violence - car qui donc, après ce terrible exemple, eût osé te résister plus longtemps ? Ce n'était qu'un mirage. Oslo, La Haye, Bruxelles : autant d'étapes, autant de mirages. Paris : mirage inespéré, mais encore mirage. Il y dix mois que tu es allé, sous le dôme des Invalides, humer l'odeur des cendres de Napoléon. Et jamais, moi, la victoire finale, je ne t'ai semblé plus lointaine. Hier, je t'échappais sur les ruines de Belgrade.

Demain, je t'échapperai peut-être sur les ruines de l'Acropole, dont les voies sont déjà jonchées de plus de cadavres allemands que tu n'en as jamais piétiné pour gagner les relais précédents de la route infernale. Suez et Mossoul sont loin : si, par impossible, tu devais les atteindre, tu ne m'y trouverais plus en arrivant. Alors, où iras-tu me chercher en Ukraine ? Cette nouvelle folie te rapprocherait de ta perte. A Londres ? Tu sais bien que, là, je suis à l'abri pour te défier. A Washington, alors, où, contre toi, des machines plus nombreuses et plus puissantes que

les tiennes forgent la revanche des faibles - des faibles qui seront bientôt les plus forts ? Car, pour me saisir, il ne te suffit plus désormais de traverser la Manche, que tu ne traverseras pas. Il te faudrait encore te noyer dans l'Atlantique. T'arrêteras-tu donc ? Non ! Tu ne peux pas t'arrêter. Pendant quelques mois, ta fuite en avant te portera peut-être encore de mirage en mirage. Et puis moi, moi la victoire, je passerai dans le camp que j'ai choisi. Et c'est alors, mais alors seulement, que je cesserai d'être un fantôme...

### 3) Georges Bernanos (lu à la BBC par Jacques Duchesne, le 22 octobre 1940)

Un message de Georges Bernanos nous parvient d'Amérique du Sud :

Français, vous ne pouvez plus croire à vos maîtres de Vichy pour une raison très simple. Quoique vous pensiez, les uns ou les autres, de la politique allemande, du plan allemand, une évidence s'impose à tous. Vos maîtres ne sont plus libres de leurs choix. Hier, ils ne croyaient pas à la victoire de la France. Ils ne peuvent même plus la désirer aujourd'hui, ils ne savent que la craindre. Si un nouveau miracle de Dieu — comme jadis — délivrait nos villes, nous ouvrirait la route de Reims, ils feraient des vœux contre Jeanne d'Arc, à l'exemple de leurs prédécesseurs du XV<sup>ème</sup> siècle. Quel crédit pouvez-vous désormais donner aux informations ou aux arguments de ces malheureux, puisque l'instinct de conservation suffit à les leur inspirer, puisque la victoire allemande leur paraît seule capable de sauver leurs peaux ?

La victoire allemande est souhaitée par les traîtres et les lâches, les journalistes vendus dont vous savez les noms (nous les savons aussi, nous les oublierons pas...), les politiciens dix fois rejetés par les suffrages de la nation libre ; l'ennemi lui a lié les mains derrière le dos, et son bâillon l'empêche de leur cracher à la figure, à ces fuyards de la dernière guerre — officiers ou soldats — qui ont lâché les copains sur la Meuse comme sur la Marne, la Seine ou la Loire. Tous les coupables d'abandon de poste, tous les justiciables des tribunaux militaires font des vœux pour le succès de la politique de Vichy. Tel est le noyau du fameux parti unique de Monsieur Déat, telles sont les troupes que commande aujourd'hui l'ancien défenseur de Verdun.

[...] C'est de nous seuls, c'est de la France victorieuse, que certains coupables, plus imbéciles que pervers, peuvent

encore espérer, sinon le pardon, du moins l'oubli. Français, dont la propagande fasciste a fait des agents plus ou moins conscients de l'ennemi, on exploite contre la France la haine de certains d'entre vous contre la démocratie. Mais le mot de démocratie n'a pas le même sens dans toutes les bouches. C'est de cette équivoque que joue l'ennemi.

Français, vos ancêtres ont été des hommes libres, à chaque siècle de votre longue histoire, au troisième comme au dix-septième, tous les petits écoliers français ont été élevés dans l'amour et le respect des républiques libres d'Athènes ou de Rome, dans le mépris et la haine des tyrans. On les aurait bien étonnés en les comparant aux Perses de Xerxes, aux sujets du Grand Turc, du Grand Mogol, ou même à ceux de la dictature aristocratique de Venise. Ni Rabelais, ni Corneille, ni Pascal, ni Montaigne — aucun de vos maîtres — n'eussent été fascistes ou nazis. Votre illustre église gallicane n'eût jamais été nazie ou fasciste. Pour des raisons différentes, mais nullement contradictoires, il est aussi impossible d'imaginer fasciste Bossuet que Fénelon. Aucun de vos héros, ou de vos saints, n'eût pensé aux modernes demi-dieux, sinon pour en rire. Ils auraient ri de cette mystique barbare qui prétend restaurer la famille grâce à un régime social où le père comme la mère, l'époux, l'épouse et les enfants, se fondent tous ensemble dans l'État comme une poignée de sucre dans l'eau. L'obéissance à l'État restait pour vos ancêtres un devoir entre beaucoup d'autres, et qui avait sa place dans la hiérarchie des devoirs. Le totalitarisme a fait de cette obéissance le seul devoir et pour ainsi dire l'unique raison de vivre et de mourir.

Français, l'ennemi proclame sans cesse l'impuissance des démocraties à résoudre les problèmes de gouvernement.



Mais les Fascistes ne résolvent nullement ces problèmes, ils les suppriment, en supprimant par la force toute réaction possible des gouvernés. Le plus médiocre des professeurs, le plus digne d'être chahuté par ses élèves, obtiendrait des résultats appréciables si on le laissait se concéder à lui-même le droit de vie et de mort sur les écoliers. L'ennemi vous invite à renier vos libertés, mais vos libertés ne vous appartiennent pas en propre, elles sont aussi le bien de vos descendants. « — Qu'importe ! » répondez-vous peut-être, « ils ne regretteront pas ce qu'ils n'auront jamais connu ». Hélas ! c'est la sorte de consolation qu'on donne aux aveugles-nés.

[...] Je puis bien essayer de parler à mon pays malheureux, je crains de ne pas savoir lui parler de son malheur. Oh ! Français, ce malheur nous est commun, mais le signe matériel s'en trouve encore sous vos yeux. Le désastre des choses visibles détourne peut-être votre pensée de la perte, plus irréparable encore, de certains biens invisibles. Ne vous hâtez pas d'envier les absents ! Ce que vous voyez, nous pouvons l'imaginer, nous avons vu Reims et Verdun. Mais ce que nous voyons et entendons, il vous

est difficile de l'imaginer, car vous ne l'avez jamais vu, ni entendu. Oh ! mes amis, je voudrais dire cela beaucoup plus simplement encore, dans un langage si simple qu'il irait de mon cœur au vôtre... Eh bien, croyez-moi, il est dur d'affronter le regard de ceux qui aiment toujours la France, et qui n'osent plus croire en elle.

Pour des millions d'amis à travers le monde, notre déroute a été ressentie comme un outrage. Dans la petite ville non loin de laquelle j'habite, dernière station du chemin de fer, à la lisière de « Sertao » sans bornes, j'ai vu à l'annonce de l'armistice, sangloter de rage de primitifs « vaqueros » brésiliens, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'ont jamais tourné le dos à une bête, ni à un homme. Je prie ceux qui m'entendent de juger avec indulgence l'effort que je fais. C'est une entreprise bien au-dessus de mes forces de parler à mon pays dans le malheur. Beaucoup d'autres qui se taisent aujourd'hui, le feraient certainement mieux que moi. Dès qu'ils prendront la parole, je pourrai me taire à mon tour. L'heure de la victoire décisive ne sera pas loin de sonner.

# *La Rose et le Réséda*

Lundi 23 mai • 16h

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

## SOURCES

- 1) Arnould de Pirey (BBC, le 22 janvier 1942)
- 2) Louis de Villefosse (BBC, le 8 septembre 1941)
- 3) Maurice Schumann (BBC, le 7 mars 1942)
- 4) Louis Aragon, *La Rose et le Réséda*, 1943

### 1) Arnould de Pirey (BBC, le 22 janvier 1942)

Un officier supérieur des F.N.F.L. s'adresse à son frère qui est à bord du « Strasbourg ».

Neuf heures du soir — La rade de Toulon très calme sous le ciel étoilé — Pas une lumière — Pas un bruit — Le grand bâtiment qui est là amarré au milieu de la rade, c'est le « Strasbourg » — le plus beau croiseur cuirassé, avec le « Richelieu », des forces navales françaises — battant pavillon du vice-amiral Jean de Laborde, commandant en chef la première escadre. Je franchis la coupée. Je trouve mon chemin dans l'enchevêtrement des cour-sives, des échelles ; je monte dans l'énorme tour d'acier du blockhaus central. Sans faute, je connais le « Strasbourg » ; je suis marin et c'est mon frère, un marin aussi, que je vais retrouver.

Sur la passerelle obscure, un lieutenant de vaisseau marche de long en large avec régularité. Je te reconnais, mon frère, lieutenant de vaisseau sur le « Strasbourg ». Je te prends le bras... Veux-tu que nous la passions ensemble cette soirée de quart sur rade ?...

Car on fait le quart sur rade, comme autrefois, quand la France était en guerre... Car, sur tous les bâtiments français, à cette heure-ci, il y a des officiers et des marins aux aguets...

Aux aguets contre qui ?...  
Contre l'Allemagne ?... Contre l'Italie ?... Contre l'Angle-terre ?...

Mon frère... nous sommes seuls, tous les deux, sur la passerelle obscure... Le timonier de service est trop loin pour nous entendre... Les matelots de quart aux tourelles, aux mitrailleuses, à la D.C.A. poursuivent leur rêve indistinct, à la lueur des étoiles... Dis-moi... Contre qui fais-tu le quart ?

Comme tu es embarrassé pour me répondre...  
Tu me dis : « J'obéis aux ordres. »

Aux ordres de qui ? Oui, je sais, il y a la hiérarchie, la pyramide des commandants, des amiraux...  
Tu fais le quart, toute la bordée des canonnières fait le quart, ce soir, comme tous les soirs, en vertu des ordres de Darlan.

Contre qui ?...  
Tu ne réponds pas, tu ne dis rien ?...  
Sortons sur le pont. Appuyons-nous à la rambarde... C'est moi qui vais répondre.

Tu vois sur la rade ces autres bateaux ? Les croiseurs, les contre-torpilleurs, les sous-marins ? On les devines tous, à la lueur des étoiles... Sur toutes ces mécaniques splendides, la perfection a été poussée à un point absolu. Les machines graissées sont luisantes. Les norias des tourelles fonctionnent sans heurts, sans accrocs, les canons prennent dès qu'on le veut l'angle de visée exact, les téléphones, les postes émetteurs et récepteurs sont impeccables... les hommes mêmes ont acquis la régularité, la sûreté des machines.

Et cela, depuis bien avant la guerre... Mon frère... toi et moi, et des millions d'autres nous avons travaillé pour que tout cet acier, toutes ces machines, arrivent à faire de splendides mécaniques de combat... Ces bâtiments, tu les vois là, devant nous ? Ils sont là, pourquoi ? Ils serviront à quoi ? Tu ne réponds pas ? Tu as froid peut-être ? Rentrons... Nous voici à nouveau dans l'abri de navigation, obscur, obscur ? Pas tout à fait. Dans son habitacle, la boussole s'éclaire d'une faible lueur... Tu la regardes, d'instinct... Tu ne sais pas ce qu'elle évoque pour moi cette lueur ?

Sur d'autres bâtiments, sur d'autres passerelles obscures, il y a aussi des officiers de quart qui fixent la boussole faiblement éclairée. Alentour, dehors c'est l'obscurité totale, aussi... ces bâtiments là sont à la mer, ils sont en patrouille, ils sont en convoi.. Oh ! ce n'est pas le « Strasbourg », ni le « Richelieu » ; ils sont plus modestes... Ce sont les bâtiments des Forces Françaises Libres.

Et, là aussi, il y a la bordée de quart qui veille... et, là aussi, il y a des mécaniques parfaites, et des armements de mitrailleuses, et des armements de D.C.A. Seulement ces marins qui sont de quart, ils savent pourquoi ils sont là, ils savent ce qu'ils font. A bord de ces bâtiments, il n'y a pas

que des mécaniques parfaites, il y a des hommes. Et, dans leur cœur, comme la lueur discrète de la boussole, il y a la certitude de leur devoir... et l'espérance, la lueur qui ne s'éteindra pas. Ils n'ont pas eue l'écœurante sensation qui t'obsède, mon frère, de fourbir leurs machines et d'exercer leurs appareils uniquement pour permettre à leur chef un ignoble jeu d'amiral-politicien.

Mon frère, je te connais... Je sais bien que tu n'attends pas de l'amiral Darlan une place de sous-préfet ou de commissaire de police. Dans la famille, nous avons un peu trop de fierté pour cela... Alors... pourquoi fais-tu le quart ce soir ?... Je vais te le dire... et tu n'oses pas en convenir... mais au fond tu le sais bien... Si tu fais le quart ce soir, sur la rade endormie, si tu continues tes exercices demain et tes réglages d'appareils, c'est pour reprendre un jour comme nous et avec nous la lutte pour la France contre l'envahisseur, aux cotés de nos alliés de toujours. C'est cela qu'elle te rappelle, cette douce lueur de la boussole. C'est elle que nous évoquerons, à la table de famille, après la victoire, quand tu me diras de cette soirée de quart... en empruntant, tout naturellement, le langage des combattants : « Ah, oui ! C'était avant que nous ne reprenions l'offensive, quand tu étais déjà en ligne et que nous étions encore au repos. »

## 2) Louis de Villefosse (BBC, le 8 septembre 1941)

Un certain temps après l'armistice, un officier supérieur de l'escadre restée à Alexandrie sous l'obédience de Vichy prononça les paroles suivantes à propos du lieutenant de vaisseau d'Estienne d'Orves qui avait rejoint les Anglais, puis les F.N.F.L. : « Des types comme ça, dit-il, entre le café et le cigare, on devrait les fusiller ».

Ce vœu a été exécuté. Le commandant d'Estienne d'Orves a été fusillé par des gardes mobiles le vendredi matin 29 août à la canonnière de Vincennes.

L'inculpation relevée contre lui par les autorités de Berlin et de Vichy était de s'être introduit sous un faux nom en zone occupée pour y faire de l'espionnage au profit de l'Angleterre. Au profit de l'Angleterre... En entendant cela, les Français, l'écrasante majorité des Français, n'auront même plus haussé les épaules, mais il y a tout de même une fraction de nos compatriotes, si on peut les appeler des compatriotes, qui vivent en marge de la nation.

Je veux parler, des officiers de la marine de Vichy, à ceux-là

habitué à écouter sans sourciller Radio-Darlan ou Radio-Goebbels entre le café et le cigare, en rade de Toulon, de Dakar ou d'Alexandrie, nous dirons une fois de plus : non, aucun de nous ne travaille au profit de l'Angleterre : Non l'amiral Muselier n'a pas envoyé d'Estienne espionner au profit de l'Angleterre.

Les officiers et les marins de la France Libre luttent de toutes leurs forces aux côtés de leurs alliés britanniques contre l'ennemi allemand ou italien, directement ou indirectement, partout où il se trouve, et les Allemands ou les Italiens en ont déjà durement éprouvé les coups.

[...] Quoi qu'il en soit, la France en guerre compte une veuve de plus et cinq nouveaux orphelins à inscrire aux pupilles de la Nation. Et nous tous, aux F.N.F.L., nous pouvons bien dire que le deuil de cette famille est également notre deuil. Que d'Estienne était pour nous plus qu'un camarade quelconque. Nous étions sensibles à sa gentillesse, à son affabilité, à sa façon de sourire, à sa promptitude à rendre service. Mais il rayonnait de sa personnalité quelque chose de beaucoup plus rare. D'Estienne

était un mystique, d'Estienne était un saint. Et la chaleur de son âme se manifestait aussi dans sa passion de servir, dans le dévouement extraordinaire qu'il apportait à son métier. Dès le temps de paix, il se portait toujours en avant pour les actes difficiles ou téméraires, qu'il se fut agi de plonger dans l'eau froide, l'hiver, pour repérer une fuite de mazout sur la coque, ou de pénétrer dans une chaufferie envahie par la vapeur.

L'armistice le trouva sur le Duquesne à Alexandrie. Pour quelqu'un qui avait les siens en zone occupée, il eût été naturel, humain, d'hésiter, de se demander où était son devoir. Mais d'Estienne fit sans attendre le sacrifice de ce qui lui était le plus cher après sa patrie.

Pour lui, le mot d'ordre de la tradition militaire française, vaincre ou mourir, avait un sens, il est mort... Il est mort, mais il savait que pareille mort était le contraire d'une défaite et que la défaite, c'est d'accepter la défaite pour sauver sa vie.

Il est mort, mais d'une façon combien plus atroce que celle des combattants ordinaires. Les techniciens de la torture physique et morale qui défendent l'Ordre Nouveau ont tenu à lui faire boire le calice jusqu'à la lie et à lui faire subir le supplice le plus abject qu'on puisse infliger à un Français, dans un décor de légende et de cauchemar ineffaçable de l'imagination populaire, dans le cimetière des traîtres de 1917... l'autre vendredi, à l'aube, on l'a conduit à la caponnière de Vincennes, par un chemin sinistre aboutissant à un champ de tir et à un glacis où se dressaient les poteaux.

On l'a ligoté à l'un de ces poteaux où jadis avaient été ligotés Bolo-Pacha, Lenoir et Mata-Hari. Des militaires portant le casque de Verdun l'ont mis en joue, ont fait feu. Sa tête s'est affaissée, sans doute dans une dernière prière, sur sa poitrine ensanglantée. Puis, les soldats de Vichy ont dû défilé devant son corps, comme le prescrit le cérémonial militaire aux accents triomphants de Sambre-et-Meuse ...

Jamais, dans la longue vie de la France, jamais aucun drame n'avait atteint cet excès d'horreur. Jamais aucun gouvernement ne s'était infligé à lui-même tant d'ignominie. Mais, à mesure que le nom de Darlan sombrera, toujours plus profond comme ceux de Ponce Pilate et de

Judas, dans la malédiction et dans la honte, la figure de d'Estienne d'Orves montera plus haute, sur le calvaire jailli de l'abîme confondue avec le visage de la France crucifiée, couverte de crachas et de sang... Et, grâce à sa mort, l'honneur de la marine, l'honneur du corps des officiers de marine sera sauf aux yeux du peuple français.

Lorsque les écoliers de la France libérée apprendront l'histoire, il faudra bien leur enseigner comment un amiral de la flotte prit le parti de l'ennemi contre la nation, mit ses navires au service de l'Allemagne et transforma ses officiers en garde-chiourmes, en tortionnaires, en bourreaux.

On leur dira aussi ce que fut l'épopée obscure, souterraine, de la résistance, dans les faubourgs, dans les ports, dans les usines, dans les gares.

On leur racontera le geste de Colette et comment en cette fin d'Août, furent exécutés onze patriotes, presque tous des enfants du peuple. Mais ils sauront aussi que, parmi ces héros de la libération, se trouvait un officier de marine, le Comte Henri-Honoré d'Estienne d'Orves.

Les uns ont été fusillés comme des espions, les autres guillotins comme des assassins, tous poursuivis par la même volonté de dégradation, tous promus à la dignité des martyrs. Et lui, l'officier du grand corps, lui de vieille souche catholique et royaliste, il figurera toujours sur cette liste, côte à côte avec des commis-voyageurs et des communistes, des révolutionnaires grisés par les vieux mots des ancêtres : Vive la Nation et mort aux tyrans !

Étonnant destin. Grande leçon. Dans ce cataclysme, toutes les vieilles énergies rivales de notre patrie se rencontrent, se mêlent, se fondent, se canalisent vers un but unique. Il n'y a plus, il ne doit plus y avoir qu'un seul élan, qu'une seule France.

Et maintenant, il faudrait que tous les marins de Vichy, retranchés de gré ou de force de la communauté nationale pussent entendre ces mots si simples, d'un de nos petits matelots bretons en service à Londres :

– Fusillé ? Le commandant d'Estienne ? ... Je le connaissais bien... Il faut le venger.

### 3) Maurice Schumann (BBC, le 7 mars 1942)

Ceux que la France unanime a pleurés aujourd'hui sont morts, eux aussi, parce que l'ennemi les avait pris comme otages. Comme otages ? Oui ! Car, en plaçant, de force, des ouvriers français, des poitrines françaises, aux premières lignes de sa guerre industrielle, il commet, au fond, le même atroce chantage qu'en massacrant, au hasard, dix, vingt, cinquante ou cent innocents pour chacun des siens mystérieusement abattu ou égratigné au beau milieu de ses canons et de ses chars.

[...] Voilà pourquoi la France s'est recueillie et retrouvée dans leur sacrifice, comme dans celui des martyrs de Nantes, de Bordeaux et de Paris.

Par eux s'est reforgee la même unanimité nationale, contre le même et seul ennemi : l'envahisseur.

De cette unanimité, le témoignage le plus pathétique nous est parvenu le jour même du drame de Billancourt. Il émane d'un otage massacré que beaucoup d'entre nous ont connu et souvent combattu avec acharnement. Mais ceux qui furent ses pires adversaires tiendront à l'honneur d'être les premiers à célébrer sa mémoire comme celle d'un héros national. Voici la dernière lettre que traça de sa main, quelques heures avant d'être fusillé comme otage, Gabriel Péri, député de cette même ceinture industrielle de notre Paris vers laquelle tous nos cœurs sont tournées :

« Dimanche — 20 heures. L'aumônier de Cherche-Midi vient de m'annoncer que je serai fusillé tout à l'heure comme

otage. Je vous supplie de réclamer au Cherche-Midi les affaires que j'ai laissées. Peut-être quelques-uns de mes papiers serviront-ils ma mémoire. Que mes amis sachent que je suis resté fidèle à l'idéal de toute ma vie. Que mes compatriotes sachent que je vais mourir pour que la France vive. Je fais une dernière fois mon examen de conscience. Il est très positif. C'est cela que je voudrais que vous répétiez autour de vous. J'irais dans la même voie si j'avais à recommencer. Je vais préparer tout à l'heure les lendemains qui chantent. Je me sens très fort pour affronter la mort. Adieu, et que vive la France ! »

Ainsi les derniers mots de Gabriel Péri furent les même que les derniers mots du lieutenant de vaisseau d'Estienne d'Orves. L'un fut, et resta jusqu'au terme, communiste et incroyant (ou, du moins, le pensait-il : car il en est qui se croient dehors et qui sont dedans, comme il en est qui se croient dedans, et qui sont dehors) ; l'autre était et resta, jusqu'au terme, royaliste et catholique. Aucun d'eux ne renia rien, de son passé ni de lui-même. Mais quand le moment vint d'aller regarder la mitraille allemande en face, tous deux — celui pour qui le communiste et celui pour qui l'Évangile étaient la jeunesse du monde — tracèrent spontanément le même testament : « Je me sens très fort pour affronter la mort ! Adieu, et que vive la France. »

Leurs raisons de vivre avaient été différentes, opposées. Le même mot pourtant les résumait et, du même coup, leur donnait la force de mourir : France.

#### 4) Louis Aragon, *La Rose et le Réséda*, 1943

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Tous deux adoraient la belle  
Prisonnière des soldats  
Lequel montait à l'échelle  
Et lequel guettait en bas

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Qu'importe comment s'appelle  
Cette clarté sur leur pas  
Que l'un fut de la chapelle  
Et l'autre s'y dérobât

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Tous les deux étaient fidèles  
Des lèvres du cœur des bras  
Et tous les deux disaient qu'elle  
Vive et qui vivra verra

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Quand les blés sont sous la grêle  
Fou qui fait le délicat  
Fou qui songe à ses querelles  
Au cœur du commun combat

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Du haut de la citadelle  
La sentinelle tira  
Par deux fois et l'un chancelle  
L'autre tombe qui mourra

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas

Ils sont en prison Lequel  
A le plus triste grabat  
Lequel plus que l'autre gèle  
Lequel préfère les rats

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Un rebelle est un rebelle  
Deux sanglots font un seul glas  
Et quand vient l'aube cruelle  
Passent de vie à trépas

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Répétant le nom de celle  
Qu'aucun des deux ne trompa  
Et leur sang rouge ruisselle  
Même couleur même éclat

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Il coule il coule il se mêle  
À la terre qu'il aime  
Pour qu'à la saison nouvelle  
Mûrisse un raisin muscat

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
L'un court et l'autre a des ailes  
De Bretagne ou du Jura  
Et framboise ou mirabelle  
Le grillon rechantera

Dites flûte ou violoncelle  
Le double amour qui brûla  
L'alouette et l'hirondelle  
La rose et le réséda

# Châteaubriant

Lundi 23 mai • 17h

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

## SOURCES

- 1) Louis Aragon (BBC, le 22 mai 1942)
- 2) Pierre Emmanuel, *Otages*, 1942

### 1) Louis Aragon (lu à la BBC, le 22 mai 1942)

Dans la nuit du 19 au 20 octobre, à Nantes, le colonel allemand Holtz était tué d'une balle de revolver. C'était la nuit, il n'y avait personne dans les rues, et le meurtrier ne fut pas arrêté. On ne sut même pas si c'était un Français ou un Allemand qui avait tiré sur le colonel.

Les Allemands eux n'hésitèrent pas. Puisque le meurtrier n'était pas découvert, et puisqu'il ne se dénonçait pas, 50 otages seraient fusillés. 27 de ces otages furent choisis parmi les 400 prisonniers du camp de Châteaubriant, près de Nantes. Quels sont ces prisonniers : des ouvriers, des employés, des commerçants, des bourgeois, d'anciens députés. Il y a de tout, même des femmes, même de tout jeunes gens. Et voici maintenant le résumé du récit que nous avons reçu de France :

— Le 20 octobre, vers une heure de l'après-midi, un officier allemand arrive pour discuter avec les directeurs du camp. Il s'agit de désigner des otages.

Deux cents dossiers environ sont remis par le camp au chef de cabinet du sous-préfet qui les portera à Paris au ministère de l'Intérieur, où seront désignés les otages. En même temps, des troupes allemandes entourent le camp. Personne ne doit sortir des baraquements. Une des sentinelles allemandes, vers 9 heures du soir, tire, croyant voir une ombre et la balle siffle aux oreilles d'un prisonnier couché dans l'un des baraquements.

Au matin, les soldats allemands repartent, mais reviennent le soir.

Dans la baraque 19, où vivent 21 prisonniers, une indis-  
crétion les avertit que c'est sans doute parmi eux que la

plupart des otages seront choisis. Les prisonniers discutent tard dans la nuit. Ils n'ont pas peur. Ils acceptent bravement leur sort. Ils se demande simplement : « Serons-nous guillotins ou fusillés ? »

Ils s'endorment pourtant, mais le réveil est sombre. A 9 heures, les prisonniers vont à la cuisine chercher le café. Vers 10 heures, le sous-préfet et deux officiers français, le lieutenant Moreau et le lieutenant Tonga passent devant la baraque et vont examiner la porte du camp qui donne sur la route nationale.

Sans doute pour savoir si les camions allemands pourront y passer. A midi, les prisonniers se mettent à table et prennent leur dernier repas. Ensuite, la plupart écrivent à leurs familles. Pendant qu'ils écrivent, des gendarmes français se rangent de chaque côté de la porte d'entrée. Puis, des Allemands apparaissent. Tous les prisonniers interrompent leurs lettres et se précipitent aux fenêtres en disant : « Ca y est, c'est pour nous. Ils viennent nous chercher. »

Les Allemands installent un fusil mitrailleur au milieu de la cour. Dans chaque baraque, les prisonniers sont enfermés et un gendarme se tient devant la porte. Dans la baraque principale, le lieutenant Tonga entre, suivi d'un officier allemand. Il salue et dit : « Préparez-vous à sortir à l'appel de votre nom. »

Il appelle ainsi 16 noms. Les 16 hommes appelés sortent de la baraque. Les 6 qui restent se regardent avec stupeur.

L'appel continue dans les autres baraques. On en prend deux ici, un autre là... On en prend même un à l'infirmerie, un malade. Dans la baraque 10, on n'en choisit qu'un — le

plus jeune : Guy Môquet, âgé de dix-sept ans. Il répond présent et sort sans faiblir.

Ils sont 27 en tout. On les enferme dans une baraque. On leur donne à chacun une feuille de papier et une enveloppe pour écrire à leurs familles. Eugène Kéritel est autorisé à faire ses adieux à sa femme internée au même camp.

Certains otages sont sûrs qu'ils vont être exécutés le même jour. L'un deux liquide d'un coup toutes ses provisions.

Un autre fume toute sa ration de tabac.

Un autre fut appelé au moment où il se faisait du thé. Il n'eut même pas le temps de faire bouillir l'eau !

Le curé de Châteaubriant s'est récusé.

C'est le curé de Déré qui arrive dans le camp. Puis les prisonniers voient passer Mme Kéritel, autorisée à voir son mari.

A 14 heures 20, le curé s'en va et, cinq minutes plus tard, 3 camions allemands apparaissent sur la route nationale.

Alors, de la baraque où sont enfermés les otages, un chant monte : les martyrs chantent la Marseillaise. Des autres baraques, les autres prisonniers les entendent et reprennent en chœur l'hymne national. Tout le camp chante la Marseillaise. Le lieutenant de la gendarmerie ouvre la porte des otages. A l'appel de son nom, chaque homme se présente.

Les gendarmes les fouilles, vident leurs poches, leur attachent les mains, devant la baraque. Chaque camion prend 9 otages. Ceux-ci n'arrêtent pas de chanter la Marseillaise et font des signes d'adieu aux autres prisonniers qui les regardent de leurs fenêtres. Le docteur Ténine dit à l'officier allemand : « C'est un honneur pour nous Français, de tomber sous les balles allemandes » ; puis, désignant Guy Môquet, âgé de dix-sept ans, il ajoute : « Mais c'est un crime de tuer un gosse. »

Le temps est superbe. Le ciel limpide.

La voiture du laitier arrive au camp.

Un gendarme saisit le cheval par la bride et lui fait faire demi-tour. Dans la cour entièrement vide, le petit chien des prisonniers se roule dans l'herbe au soleil. Les moteurs des

camions sont mis en marche. Les gendarmes français présentent les armes. Dans les camions, les martyrs chantent toujours la Marseillaise. Soudain, au moment où les camions quittent le camp, toutes les baraques s'ouvrent et les 400 prisonniers sortent dans la cour en chantant la Marseillaise. Le lieutenant de gendarmerie Tonga vient leur parler. Il leur dit que leurs camarades seront fusillés à 16 heures 15.

Les prisonniers décident de se rassembler à cette heure-là et ils rentrent dans leurs baraques recopier les inscriptions qu'y ont laissées les condamnés ; les planches où ils ont marché, qu'ils ont touchées sont découpées et mises à l'abri comme des reliques.

A 16 heures 15, les 400 prisonniers se rassemblent dans la cour, tête nue, en silence. Ils appellent les noms des martyrs. Après chaque nom, un camarade répond : « Fusillé. » Puis, il y a une minute de silence.

Le calme de Mme Kéritel émerveille les prisonniers. Lorsqu'elle est venue dans la baraque des condamnés embrasser son mari pour la dernière fois, prise de pitié à la vue du jeune Guy Môquet, elle a proposé de prendre sa place. Elle voulait mourir avec son mari, pour sauver la vie de ce garçon de dix-sept ans. On le lui a refusé. Elle tiendra ainsi jusqu'au soir où la fièvre la saisira, mais le lendemain la retrouva debout, courageuse.

A 16 heures 15, les 27 otages ont été fusillés. Ils ont été fusillés dans une carrière de sable, à 2 kilomètres de Châteaubriant. En traversant la ville, ils chantaient la Marseillaise dans les camions. Les gens sortaient de leurs maisons et se découvraient sur leur passage. Dans la carrière, les 27 otages ont été fusillés en trois séries de 9 ; ils ont voulu aller à la mort les yeux non bandés et les mains libres.

Ils criaient : « Vive la France » et l'un d'eux, l'ouvrier métallurgiste Timbault, a crié au peloton d'exécution nazi : « Vive le parti communiste allemand ! »

Le jeune Guy Môquet s'était évanoui dans la carrière. Il a été fusillé évanoui. Il était grand, très grand, trop grand pour son cercueil. Un des Allemands saisit une barre de fer. Comme le fossoyeur municipal protestait, l'Allemand répondit : « Kommunist, pas Français ! »

Les gendarmes ont rapporté la montre de l'un, l'alliance de l'autre. La municipalité a refusé d'inhumer les corps dans les cercueils ignobles fournis par les Allemands. Les corps des martyrs ont passé la nuit dans le château de la ville.



Ils furent enterrés dans divers cimetières de la région. Les familles pourront y aller. Il n'y a pas de nom. Un numéro sur un registre, c'est tout.

Mais les gens du pays vont à la carrière en pèlerinage. On y voyait les poteaux, le sang dans le sable. Le dimanche qui a suivi l'exécution, plus de 5 000 personnes ont défilé et déposé des bouquets de fleurs...

Le même jour, 22 octobre, à Nantes, 21 autres otages avaient été fusillés.

Et le Français qui nous a fait parvenir ce récit écrit : « Il faudrait parler de ces 27 hommes. Comment ne pas marquer à leur tête le député Michels. Il laisse une femme et deux enfants. A côté de lui, voici Poulmarch, secrétaire de syndicat à Ivry-sur-Seine ; sa femme reste avec un enfant de six ans et deux personnes à sa charge.

« Voici le métallurgiste parisien Timbault, qui laisse une femme avec un enfant de treize ans et deux jours de travail par semaine. Voici Verduyze de Paris, mutilé de la face de l'autre guerre, qui laisse une femme sans ressources avec un enfant de six ans ; les soldats du Kaiser n'avaient pu que le défigurer, ceux de Hitler lui ont donné le coup de grâce.

« Voici Granet, de Vitry ; sa femme fait des ménages pour élever un enfant de onze ans ; voici Auffret, de Bondy, dont la femme est à l'hôpital avec quatre enfants. Barthélémy, de Thouars, retraité des chemins de fer, cinquante-six ans, dont le fils est déjà marié, mais la femme de ce fils a été emprisonnée à Niort.

« Bartoli, qui avait cinquante-huit ans, une femme, un enfant. Bastard, d'Angers, n'avait, lui, que vingt et un ans ; c'est sa mère qui le pleure. Bourki, dont l'ordre de libération est arrivé le soir de son exécution ; instituteur à Saint-Brieuc, laisse une femme institutrice et un enfant de six ans. Laforce, instituteur, devait lui être libéré ; il laisse une femme, professeur de lycée et un enfant de dix-sept ans.

« C'est Lalet, étudiant parisien de vingt et un ans, déjà marié, dont la libération est arrivée pendant qu'il écrivait

ses dernières volontés ; cela ne l'a pas sauvé du poteau. Lefèvre, d'Athis-Mons, laisse une femme et quatre enfants. Lepand, de Nantes, une femme malade avec deux enfants de cinq et sept ans.

« Mûquet, « notre Guy » comme disent ses camarades, le martyr de dix-sept ans qui avait sa mère à sa charge et son jeune frère de dix ans, le père étant lui aussi interné. Presque, cinquante-six ans, laisse un enfant. Pouchasse, cinquante-trois ans, laisse une femme sans ressources avec deux enfants de dix et quatre ans ; sa sœur a été arrêtée. Renelle, de Paris, laisse une fille de vingt ans qui devra faire vivre sa grand-mère. L'artisan imprimeur Tellier d'Armielly (Loiret), quarante-quatre ans, veuf.

« Et le docteur Tenine, trente-cinq ans, celui qui dit : « Vous allez voir comment meurt un officier français ! » ; médecin à Antony, fils d'un chauffeur de taxi, qui, sans travail, était à sa charge, venait de perdre son fils de huit ans quelques jours plus tôt ; on dit que sa femme, apprenant l'exécution quelques jours après ce terrible deuil, s'est tuée volontairement. Voici Kérivel, dont la femme a eu le triste privilège, prisonnière à Châteaubriant, de l'embrasser à la dernière heure. Voici Delavaquerie, qui avait dix-neuf ans et en paraissait quinze. Huyn-Kuong-Ha, Anamite, dont le pays a été livré au Japon, tandis que lui était livré aux Allemands et que sa femme était jetée en prison à Rennes. Voici David, Grandel, Gueguen, Gardette... Tous des gens pauvres qui vivaient de leur travail. »

Et notre compatriote qui nous a fait tenir ce document ajoute :

« Est-ce bien la France, direz-vous, où se passent des choses pareilles ? Oui, c'est la France, soyez-en sûrs. Car ces 27 hommes représentent la France mieux que ceux qui les ont désignés aux bourreaux allemands. Leur sang n'aura pas coulé en vain, il restera comme une tâche indélébile au visage de l'envahisseur. Ce sang précieux, c'est le rouge de notre drapeau qu'il a reteint et qui mieux que jamais se marie au bleu et au blanc de France, pour marquer l'unité de notre pays contre l'ennemi installé sur notre terre et la poignée de traîtres pourvoyeurs de ses bourreaux. »

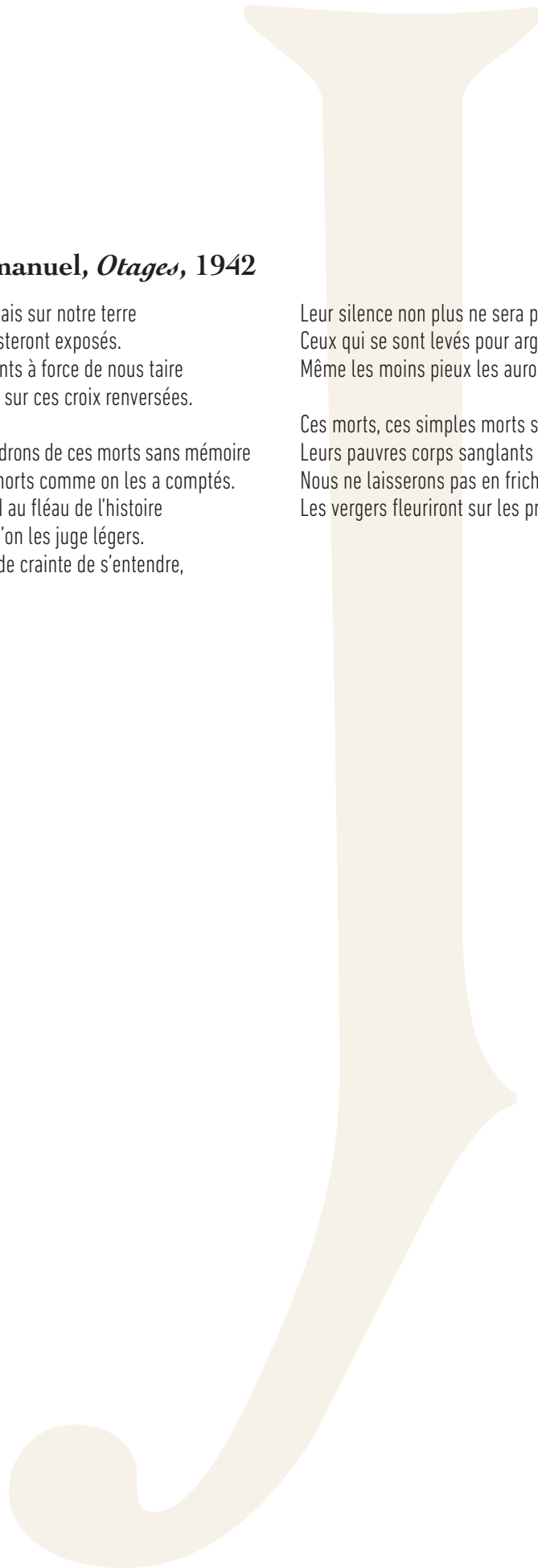
## 2) Pierre Emmanuel, *Otages*, 1942

Ce sang ne sèchera jamais sur notre terre  
Et ces morts abattus resteront exposés.  
Nous grincerons des dents à force de nous taire  
Nous ne pleurerons pas sur ces croix renversées.

Mais nous nous souviendrons de ces morts sans mémoire  
Nous compterons nos morts comme on les a comptés.  
Ceux qui pèsent si lourd au fléau de l'histoire  
S'étonneront demain qu'on les juge légers.  
Et ceux qui se sont tus de crainte de s'entendre,

Leur silence non plus ne sera pardonné.  
Ceux qui se sont levés pour arguer et prétendre  
Même les moins pieux les auront condamnés.

Ces morts, ces simples morts sont tout notre héritage  
Leurs pauvres corps sanglants resteront indivis.  
Nous ne laisserons pas en friche leur image,  
Les vergers fleuriront sur les prés reverdis.



# *Bir-Hakeim*

**Mardi 24 mai • 15h**

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

## **SOURCES**

- 1) Auteur non identifié (BBC, le 3 juin 1942)
- 2) Maurice Schumann (BBC, le 5 juin 1942)
- 3) Maurice Schumann (BBC, le 16 juin 1942)

### **1) Auteur non identifié (BBC, le 3 juin 1942)**

Les Français Libres viennent de jouer un rôle très important dans les combats de Libye.

Les troupes françaises étaient chargées de défendre la position de Bir-Hakeim et, de ce fait, se trouvèrent placées entre deux feux : non seulement elles ont tenu leurs positions, mais encore ont infligé à l'ennemi de lourdes pertes.

Le corps mécanisé italien s'était lancé à l'attaque de Bir-Hakeim, mais son échec a été complet : les Français Libres ont détruit 45 tanks italiens.

Cet exploit a eu un très grand retentissement à Londres et, hier, à la Chambre des Communes, M. Churchill a terminé son exposé sur les combats de Libye en citant le télégramme que lui a expédié le général Auchinleck, et qui déclare :

« Le moral et le cran de nos très vaillants alliés, les Français Libres, sont magnifiques. »

Cette citation a été accueillie par les acclamations de toute la Chambre.

### **2) Maurice Schumann (BBC, le 5 juin 1942)**

Vous connaissez le texte du télégramme adressé par le commandant de la 8e Armée britannique au général alsacien Koenig qui commande les troupes françaises de Bir-Hakeim. Et vous comprenez mieux maintenant pourquoi nous vous disions l'autre jour que, au deuxième anniversaire de juin 1940, le sentiment qui domine au cœur d'un Français, c'est la fierté.

Bir (B-I-R) Hakeim (H-A-K-E-I-M) : retenez le nom de cette bourgade désertique, répétez le ; écrivez le partout. Bir-Hakeim : c'est beaucoup plus qu'une bataille terrible, et qui n'est pas finie, dans un enfer de mitraille et de chaleur ; c'est — pour reprendre l'expression d'un grand journal anglais — la preuve que « l'âme de France réelle est invincible ».

Imaginez un bastion fortifié, en plein désert et sous le soleil de juin, qui constitue l'une des positions-clefs, la

principale peut-être, de la défense alliée. Rommel se jure de l'emporter et, dès le début de son offensive, l'encercler.

L'Allemand croit alors que l'heure est venue de donner l'assaut : pour atteindre à tout prix l'objectif, il jette contre la brigade Koenig deux divisions italiennes, avec 200 tanks légers et 50 tanks lourds.

Le résultat est catastrophique... pour l'Italien qui se replie précipitamment après avoir perdu 45 chars, et pour l'Allemand dont tout le système d'attaque se trouve disloqué. L'ennemi commet alors une grande erreur : sous prétexte que la position des Français à Bir-Hakeim est théoriquement intenable, il s' imagine que les Français ne la tiendront pas, ce qui achève de démontrer qu'il les connaît bien mal. Rommel détache donc 50 tanks italiens qui restent à une distance respectable de Bir-Hakeim, mais dépêchent en parlementaire, dans une voiture blindée que

protège le drapeau blanc, un officier qui invite poliment la garnison française à se rendre.

Je dois avouer qu'à la différence de l'invitation, la réponse, elle, ne fut pas polie du tout. (...)

Toujours est-il que Rommel en fut quitte pour confier l'opération à des Allemands qui – par deux fois, en une matinée – vinrent sommer Koenig de se rendre. Et, par deux fois, en votre nom à tous comme au nom de tous ses soldats, Koenig eut la joie de leur redire en face ce mot, ce fameux mot, ces lettres, ces fameuses lettres, qui définissent également bien les Allemands eux-mêmes, et ce que les Français pensent des Allemands. Rommel en fut quitte pour s'acharner contre Bir-Hakeim. (...)

Mais ce qui imprime à la défense de Bir-Hakeim la marque d'un héroïsme sans égal, c'est qu'elle fut, c'est qu'elle est

une défense offensive. Non seulement Koenig encerclé répondit – par une insulte, et la plus française de toutes – à l'ennemi qui le sommait de se rendre, mais il multiplia les sorties, libéra 600 Indiens prisonniers qui vinrent aussitôt renforcer ses effectifs, et détacha un petit corps expéditionnaire jusqu'à Rotunda Segnali, à 45 kilomètres à l'ouest du champ de bataille, en plein sur la ligne de ravitaillement de l'ennemi. Après avoir repoussé deux attaques allemandes, il envoya vers le sud des colonnes qui harassent sans doute encore les arrières de Rommel.

« Vous êtes un exemple pour nous tous », télégraphie le général Ritchie au général Koenig. Eh bien, si les Français méritent d'être un exemple pour leurs alliés, ceux de Bir-Hakeim méritent d'être et de rester un exemple pour tous les Français. »

### 3) Maurice Schumann (BBC, le 16 juin 1942)

Ils dorment. Ils ont des barbes de seize jours et de seize nuits. Le sable leur sort encore des narines et des yeux. Ils n'ont plus ni froid ni faim, ni chaud ni soif. Ils dorment. Ils ne rêvent pas. Ni de la gloire, parce qu'ils l'ont conquise. Ni de leur gloire, parce qu'ils l'ignorent. Seuls ou presque à ne pas savoir que nos enfants et nos petits enfants épelleront Bir-Hakeim au tableau noir, côte à côte, ils dorment.

Et parce que je sais qu'ils dorment, pour la première fois depuis seize nuits, je n'ai pas de remords à m'endormir.

Mais moi, je rêve. D'eux. De cette « piétaille du désert ». Et, comme Péguy se demandait : « D'où sont partis les soldats de l'An II ? Quelle simplicité ont-ils troquée contre la gloire ? » De même, j'interroge leurs visages fourbus, et je compte les lieues sous leurs pieds tuméfiés.

— D'où viens-tu ?

— En juin 1940, je débarquais de Norvège avec ma division victorieuse. Mon ordre de mission m'enjoignait de rallier la défaite, immédiatement et sans délai. C'est alors que quelqu'un m'a dit : « La France a perdu une bataille. Elle n'a pas perdu la guerre. » Voilà pourquoi, en juin 1942, au lieu d'être un vaincu, j'étais à Bir-Hakeim !

— D'où viens-tu ?

— En juin 1940, je gravissais le calvaire de la Jeune France. Devant moi, des prisonniers. Avec moi, des prisonniers.

Déjà, commençait à me travailler le dialogue qui, bientôt, allait me hanter nuit et jour : « M'évader à tout prix... Mais m'évader vers quoi si, vraiment, il n'y a plus rien ? » Quelques mois plus tard, enfouie tout au fond d'un paquet, me parvint la grande nouvelle. Quelqu'un s'était trouvé pour dire : « Quoi qu'il arrive, la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas ». Alors mon évasion prit un sens. Et voilà pourquoi, en juin 1942, au lieu d'être un prisonnier, j'étais à Bir-Hakeim !

— D'où viens-tu ?

— En juin 1940, j'étais en Nouvelle-Calédonie. Le soleil, ma terre, mes parents, mes amis, tout m'invitait à rester, à attendre, à me taire. Tout, sauf la France, que je n'avais jamais vue. Un jour, j'entendis une voix : « Moi qui vous parle en connaissance de cause, je vous dis que rien n'est perdu. » Alors, la France que je n'avais jamais vue étouffa toutes les voix familières. Voilà pourquoi, en juin 1942, au lieu d'être un résigné, j'étais à Bir-Hakeim !

— D'où viens-tu ?

— En juin 1940, j'étais à Vichy. J'y rencontrai deux amis, dont les yeux rayonnant démentaient la voix sépulcrale, et qui semblaient se délecter dans leurs lamentations. Le premier me parla du rachat par la défaite. Le second m'offrit 10 000 francs par mois, pour ranimer la flamme et relever les autels.

Le premier me dit que le Général de Gaulle était un traître. Et le second qu'il était un mercenaire. Le soir même, j'entendis le Général de Gaulle prononcer ces paroles : « La France ne se reconnaît ni décadente, ni coupable, ni vaincue. » Voilà pourquoi, au lieu de prendre un bain chaud à l'hôtel Majestic, je suis resté seize jours sans me laver à Bir-Hakeim !

Regardons-les dormir, ces Français accourus de tous les cantons de la planète, au rendez-vous de Bir-Hakeim qui leur avait été fixé par la France.

Quand ils s'éveilleront, délassés, ils partiront vers la prochaine étape, sans détourner la tête. La route est longue, de Verdun au 11 novembre.

Mais quels sont ces visages déjà reposés qui dorment sans aucun bruit, un peu en arrière des autres ? Ceux dont un château de sable fut le « dernier haut lieu » et le désert « la première argile » ? Ceux-la ne se réveilleront plus, ils n'auront plus ni froid ni faim, ni chaud ni soif.

Veillez sur eux, Seigneur ! Ils dorment.

## *Le Musée de l'Homme*

**Mardi 24 mai • 16h**

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

### **SOURCES**

- 1) Pierre Brossolette (BBC, le 21 septembre 1942)
- 2) Jean Marin – Jacques Soustelle (BBC, le 11 juin 1942)
- 3) Boris Vildé, *Lettre à son épouse* (23 février 1942)

### **1) Pierre Brossolette (BBC, le 21 septembre 1942)**

Français,

Ce n'est pas sans débat que j'ai accepté de payer mon tribut d'arrivant en parlant aujourd'hui à ce micro. Car je n'ai pas oublié que dans le grand trouble des esprits et des cœurs de l'avant-guerre, la voix de Pierre Brossolette a suscité des inimitiés tenaces aussi bien que des fidélités passionnées. Et, si j'avais pensé un instant qu'elle pût maintenant encore réveiller la moindre division parmi les Français qui souffrent et qui luttent, je me serais tu avec sérénité : je n'ai pas la nostalgie du micro.

Mais il m'a finalement semblé que, aujourd'hui, trop de mains se sont tendues entre les Français qui se combattaient hier, il m'a semblé qu'à travers les épreuves douloureuses et héroïques de la Résistance, une trop profonde et trop magnifique solidarité — je dis mieux : trop profonde et trop magnifique complicité s'est forgée entre tous les Français, pour que tous n'accueillent pas avec sympathie ce soir une parole qui n'est plus que celle d'un soldat de la seconde bataille de France parlant à ses camarades de combat. Et peut-être au contraire pour les mots de communion nationale que j'ai à prononcer sera-ce un poids supplémentaire que d'être dits par un homme qui passa naguère pour un partisan si violent.

J'aurais voulu dès ce soir fixer devant vous, devant ceux qui ont été et sont toujours mes amis, devant ceux qui ne l'ont pas été naguère et qui le seront demain, la leçon de notre arrivée commune ici, à Charles Vallin et à moi, la leçon de cette arrivée que nous avons, l'un et l'autre voulue commune pour montrer physiquement à tous qu'il n'y a plus entre les Français de fossé sinon le fossé séparant

à jamais ceux qui veulent leur pays intact et libre et ceux qui le toléreraient mutilé et asservi...

Mais, aujourd'hui, je veux d'abord, parce que je crois que je le puis, je veux d'abord répondre à une des interrogations muettes mais ardentes de millions de Français et de Françaises.

Ces Français, ces Françaises, ils savent bien, certes, que ce n'est pas pour un homme que nous nous battons, mais pour une cause, que ce n'est pas un homme qui nous a rejetés dans la bataille, mais un geste, un sursaut — son geste, son sursaut — et que peu importe en principe le nom dont est signé le texte historique qu'aujourd'hui encore je ne puis relire sans que l'émotion me saisisse à la gorge, le texte que vous devriez tous savoir par cœur, le texte qui, à la fin tragique de juin 1940 nous a tous rappelés l'abîme en nous disant : « La France a perdu une bataille, mais la France n'a pas perdu la guerre... Il faut que la France soit présente à la victoire. Alors elle retrouvera sa liberté et sa grandeur... » Ils savent tout cela qui précisément donne à notre bataille son sens et sa splendeur. Mais je n'en connais pourtant pas beaucoup qui, malgré tout, ne se demandent avec une sorte de curiosité passionnée comment est l'homme en qui s'incarne depuis deux ans leur suprême espérance. Eh bien ! la réponse à cette question muette, la réponse que n'ont pu vous donner ni ceux qui sont arrivés ici sans connaître le Général de Gaulle, ni ceux qui ne sont pas libre de parler de lui, parce qu'ils sont ses collaborateurs directs, peut-être puis-je essayer de vous la fournir, moi qui le connais déjà, mais qui peux m'exprimer sur lui avec la liberté d'un homme parlant d'un autre homme. Et alors, moi qui depuis quinze

ans commence à avoir suffisamment vu de choses et de gens pour savoir où est la grandeur et où est la bassesse, où est le calcul, ou le désintéressement, où est la fourberie et où est la probité, où sont les idées courtes et où sont les grandes vues d'avenir, je vous dis à tous, à vous tous qu'a soulevés d'un même souffle le geste du 18 juin 1940 : « Français ne craignez rien, l'homme est à la mesure du geste, et ce n'est pas lui qui vous décevra lorsqu'à la tête des chars de l'armée de la délivrance, au jour poignant de la victoire, il sera porté tout au long des Champs-Élysées, dans le murmure étouffé des longs sanglots de joie des femmes, par la rafale sans fin de vos acclamations. »

Voilà ce que je voulais d'abord vous dire ce soir. Mais voici maintenant ce qu'il faut que je vous demande. A côté de vous, parmi vous, sans que vous le sachiez, toujours

luttent et meurent des hommes — mes frères d'armes — les hommes du combat souterrain pour la libération. Ces hommes, je voudrais que nous les salvions ce soir ensemble. Tués, blessés, fusillés, arrêtés, torturés ; chassés toujours de leur foyer ; coupé souvent de leur famille ; combattants d'autant plus émouvants qu'ils n'ont point d'uniformes ni d'étendards, régiment sans drapeau dont les sacrifices et les batailles ne s'inscriront point en lettres d'or dans le frémissement de la soie mais seulement dans la mémoire fraternelle et déchirée de ceux qui survivront ; saluez-les ! La gloire est comme ces navires où l'on en meurt pas seulement à ciel ouvert mais aussi dans l'obscurité pathétique des cales. C'est ainsi que luttent et que meurent les hommes du combat souterrain de la France.

Saluez-les, Français ! Ce sont les soutiers de la gloire.

## 2) Jean Marin – Jacques Soustelle (BBC, le 11 juin 1942)

Il y a quelques semaines, nous avons lu ici-même le récit écrit par un témoin, du massacre des 27 martyrs de Châteaubriant, morts en chantant La Marseillaise. Nous avons reçu du front de Libye le récit de la scène qui s'est déroulée dans une cantine des Forces Françaises Libres où 150 de nos soldats écoutaient l'émission radiophonique de Londres :

« Dans la salle, dit ce message, il n'était plus besoin de réclamer le silence. Personne n'osait même porter à ses lèvres une cigarette ou déplacer ses mains sur la table. Au milieu de ces 150 Français réunis, régnait une sorte de stupeur faite d'émotion et d'indignation. Lorsque la voix de Londres se tut, le premier mot qu'on entendit ce fut un grand blessé qui le prononça : allongeant la main vers ses béquilles il dit : « Les salauds ! »

Un lieutenant aviateur qui n'avait pas trente ans lui répondit aussitôt : « Demain on y sera, mon vieux », et quelqu'un ajouta : « Oui. Nous au moins, on va pouvoir taper sur les Boches au nom des otages. Dommage qu'on ne puisse pas faire savoir à tous ceux de leurs familles, à tous leurs amis qu'on leur tapera dessus demain au nom des otages. » »

Le 23 février, les Allemands exécutaient à Paris, au mont Valérien, un nouveau groupe d'otages. Il y avait là Vildé et Andrieu, Levitsky et Itier, Walter et Sénéchal et Maurice Nordmann. Pour éviter, comme ils disent, le gaspillage des munitions, les Allemands par un dernier raffinement de barbarie, avaient placé une cible sur le cœur de chacun des martyrs. Vildé demanda à être fusillé le dernier. Tous firent

preuve d'un courage si grandiose que l'officier allemand commandant le peloton se mit soudain au garde-à-vous devant ses victimes et, quand Vildé marchait vers le poteau, il le salua. Vildé et Levitsky étaient deux savants français.

Le capitaine Jacques Soustelle, sous-directeur du musée de l'Homme, vous parle de Vildé et de Levitsky qui ont travaillé avec lui :

« Il y a quatorze années, en 1928, une petite équipe de jeunes gens, guidés et inspirés par l'un des plus grands savants de notre temps, le professeur Paul Rivet, s'attelaient à la tâche de créer, en France, un centre d'études, de recherches et d'éducation pour la science de l'homme.

Il leur fallut dix ans pour réaliser l'œuvre qu'ils s'étaient promis d'accomplir. Ils se firent, d'étudiants qu'ils étaient, explorateurs, architectes, professeurs. Tantôt, dans la poussière du Trocadéro démoli, ils édifiaient le nouveau musée de l'Homme, véritable palais des Sciences sociales ; tantôt, ils parcouraient les continents et les mers, du Groenland au Brésil, de Dakar à Nouméa, pour accumuler les observations, étudier la vie des peuples exotiques, arracher au sol le témoignage des civilisations perdues.

En 1938, quand fut inauguré le musée de l'Homme, la France occupait enfin un des premiers rangs dans le monde sur le plan des sciences humaines. Des centaines d'étudiants fréquentaient les cours.

Le grand public, le public populaire en particulier, prenait conscience de la vaste communauté mondiale, si diverse, et pourtant une, à laquelle nous appartenons. Oui, cet effort tenace, entrepris et poursuivi dans la pauvreté, dans le labeur, dans le sacrifice des ambitions personnelles, commençait à porter ses fruits. Cette poignée de travailleurs ardents avait élevé un monument unique à la science française et à l'humanité, car la vocation de la France, là comme ailleurs, c'est d'être la source de pensées universelles. Leur œuvre, dans sa vigueur scientifique, était un défi au racisme, aux doctrines dégradantes d'esclavages et d'exploitation, à la nouvelle barbarie qui déjà menaçait le monde.

Cette petite équipe fervente, j'en ai fait partie, j'en fais encore partie, malgré l'éloignement et la guerre, et il n'est rien dans ma vie dont je sois plus fier, sauf d'avoir répondu oui à l'appel du Général de Gaulle, celui qui nous redonnera la France. Et, si je parle aujourd'hui, c'est parce que les barbares provisoirement triomphants ont saccagé cette œuvre humaine et française. Notre maître, notre ami Paul Rivet, est en exil. Et deux des nôtres, des plus purs et des plus nobles, sont tombés sous les balles des fusilleurs allemands.

L'un d'entre eux, Vildé, spécialiste des peuples du Nord de l'Europe, travailleur infatigable, a été assassiné au mont Valérien, le 23 février, avec 80 martyrs. Je revois encore son visage aux traits rudes sous ses cheveux blonds, sa bouche taciturne qui ne s'ouvrait que pour répondre brièvement par un « Bon ! » laconique, lorsqu'on lui demandait encore un effort, encore un peu plus de travail. Il est mort héroïquement, avec calme, en forçant l'admiration de ses bourreaux.

L'autre s'appelait Anatole Levitsky. Il cachait une volonté de fer sous des dehors tranquilles, presque effacés. Au début, il étudiait le jour, gagnait sa vie pendant la nuit comme chauffeur de taxi. Ses connaissances et sa capacité de travail étaient étonnantes. Nous l'avions mis à la tête d'une section de techniques comparées, où ses recherches et son labeur acharnés promettaient les plus beaux progrès à notre jeune science. Et c'était aussi le meilleur des camarades, le plus désintéressé, le plus digne de confiance. De 1937 à la guerre, il n'est pas de jour où nous n'ayons étudié, travaillé, espéré ensemble.

Et voilà qu'on nous les a tués ! Voilà les hommes que la racaille germanique et la racaille encore plus méprisante des complices de l'ennemi, à Paris ou à Vichy, assassinent ou font assassiner tous les jours. Ils n'étaient ni juifs, ni communistes, puisque c'est de cela, paraît-il, qu'on les accuse. L'eussent-ils été, du reste, que le crime n'aurait pas été moins odieux. C'étaient simplement de jeunes Français pleins de foi, des chercheurs, des savants. C'est pour cela qu'on les a tués, parce que le plan diabolique des envahisseurs, pour exterminer le peuple français, exige d'abord la destruction impitoyable de ceux qui pourraient l'élever et le guider.

Mes camarades martyrisés, nous ne vous oublierons pas, et nous vous vengerons. Je le dis pour les assassins ; je le dis pour les complices ; je le dis pour ceux – que nous connaissons bien mieux qu'ils ne le croient – qui ont livré ces deux êtres d'élites aux bouchers hitlériens. Il n'y aura pas de justice sur la terre si ce sang, le plus innocent et le plus pur, n'était pas lavé. L'heure des jugements viendra.

Tout sera mesuré, pesé, rétribué, à chacun selon ses œuvres. Nous qui étions entrés dans la vie pour accomplir une œuvre de paix et de savoir, ce sont eux, les Boches, eux les traîtres, qui nous mis des armes dans la main et la haine au cœur. Et pas seulement à nous, mais aux Tchèques, aux Polonais, aux Norvégiens, aux Hollandais, aux Grecs, aux millions d'Européens qui attendent et qui espèrent.

Il est trop tard maintenant, les forces du mal que vous avez déchaînées sont en marche, irrésistiblement, contre vous. Elles ne s'apaiseront, elles ne fermeront leurs ailes sombres que le jour où la justice aura vengé nos martyrs. Alors, et alors seulement, nous pourrons reprendre notre tâche. Oui, quand nos drapeaux flotteront sur Paris délivré, nous sentirons dans notre cœur l'exigence poignante de ceux qu'on nous a pris, des camarades qu'on nous a tués. Je sais quel est leur vœu, car je les ai trop connus pour ignorer leur volonté. C'est qu'il faut reprendre l'œuvre commencée, relever les ruines, refaire une France plus belle, plus saine, plus libre, cette France que nous saurons construire comme ils l'auraient voulu et pour laquelle ils sont morts. »



### 3) Boris Vildé, *Lettre à son épouse* (23 février 1942)

Ma bien aimée Irène chérie,

Pardonnez-moi de vous avoir trompée. Quand je suis redescendu pour vous embrasser encore une fois, je savais déjà que c'était pour aujourd'hui. Pour dire la vérité, je suis fier de mon mensonge, vous avez pu constater que je ne tremblais pas et que je souriais comme d'habitude. Ainsi, j'entre dans la mort en souriant, comme dans une nouvelle aventure, avec quelques regrets, mais sans remords, ni peur.

A vrai dire, je suis déjà tellement engagé dans le chemin de la mort que le retour à la vie me paraît de toute façon trop difficile, sinon impossible.

Ma chérie, pensez à moi comme à un vivant et non comme à un mort.

Je suis sans crainte pour vous : un jour viendra où vous n'aurez plus besoin de moi, ni de mes lettres, ni de ma présence. Ce jour-là, vous m'aurez rejoint dans l'éternité, dans le vrai amour. Jusqu'à ce jour, ma présence spirituelle, la seule vraie, vous accompagnera partout.

Vous savez combien j'aime vos parents, qui sont devenus mes parents. C'est à travers des Français comme eux que j'ai appris à connaître et à aimer la France, ma France. Que ma fin soit pour eux un orgueil plutôt qu'un chagrin. J'aime beaucoup Éveline et je suis sûr qu'elle saura vivre et travailler pour faire une France nouvelle.

[...] Il ne faut pas que ma mort soit un prétexte à une haine contre l'Allemagne. J'avais agi pour la France, mais non contre les Allemands. Ils font leur devoir comme nous avons fait le nôtre. Qu'on rende justice à notre souvenir après la guerre, cela suffit. D'ailleurs nos camarades du Musée de l'Homme ne nous oublieront pas.

Ma chérie, j'admire beaucoup votre courage et j'emporte avec moi le souvenir de votre visage souriant. Tâchez de

sourire en recevant cette lettre comme je souris moi-même en l'écrivant (je viens de me regarder dans la glace, j'y ai trouvé mon visage habituel). Il me vient à l'esprit le quatrain que j'ai composé il y a quatre semaines :

Comme toujours impassible  
Et courageux (inutilement)  
Je servirai de cible  
Aux douze fusils allemands.

En vérité, je n'ai pas beaucoup de mérite à être courageux. La mort est pour moi la réalisation du grand amour, l'entrée dans la vraie Réalité. Sur la terre vous en représentiez pour moi une autre possibilité. Soyez-en fière.

Gardez comme dernier souvenir mon alliance : je l'embrasse avant de l'enlever.

Il est beau de mourir complètement sain et lucide, en possession de toutes ses facultés spirituelles. Assurément c'est une fin à ma mesure, qui vaut mieux que de tomber à l'improviste sur un champ de bataille ou de partir lentement rongé par une maladie.

Je crois que c'est tout ce que j'avais à dire. D'ailleurs, bientôt il est temps. J'ai entrevu quelques-uns de mes camarades. Ils sont bien. Cela me fait plaisir.

Mon amour, une immense tendresse monte vers vous du fond de mon âme. Je vous sens tout près de moi. Je suis entouré de votre amour, de notre amour qui est plus fort que la mort. Ne regrettons pas le pauvre bonheur, c'est si peu de chose à côté de notre joie. Comme tout est clair ! L'éternel soleil de l'amour monte de l'abîme de la mort. Ma bien-aimée, je suis prêt, j'y vais.

Je vous quitte pour vous retrouver dans l'éternité. Je bénis la vie qui m'a comblé de ses présents.

Toujours vôtre Boris.

## *Les rafles*

**Mardi 24 mai • 17h**

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

### **SOURCES**

- 1) Louis Aragon, *Le Médecin de Villeneuve*, 1943
- 2) André Labarthe (BBC, le 8 août 1942)
- 3) Auteur non identifié (BBC, le 15 avril 1942)
- 4) Maurice Schumann (BBC, le 25 décembre 1943)

### **1) Louis Aragon, *Le Médecin de Villeneuve*, 1943**

Qui frappe à la porte au noir du silence  
Il se lève un vent de violence  
Sur la ville un vol de coquecigrues  
Traque des fuyards à travers les rues  
Qui frappe à la porte au noir du silence

Docteur docteur ouvrez votre maison  
Le souffle me faut me feint la raison  
Ouvrez que j'entre et me donnez asile  
Je reprendrai le bâton de l'exil  
Docteur docteur ouvrez votre maison

Dieu ne reçoit plus au pied des autels  
Ceux que l'homme met en péril mortel  
Le diable menant les soldats du roi  
Se moque pas mal des signes de croix  
Dieu ne reçoit plus au pied des autels

Celle-ci qui croit son heure venue  
Court à la croisée et folle mi-nue  
Crie à minuit Mon amour au revoir

Et boit la mort qu'elle craint recevoir  
Celle-ci qui croit son heure venue

D'autres sont partis courir la campagne  
Vignes où la peur leur pas accompagne  
Laisant la chaleur de cendres des draps  
Avec leurs petits serrés dans leurs bras  
D'autres sont partis courir la campagne

Ouvrez la porte et me sauvez la vie  
À votre seuil les monstres m'ont suivi  
Qu'il faisait beau ce soir à la Chartreuse  
Vous qui reposez dans l'alcôve heureuse  
Ouvrez la porte et me sauvez la vie

Le deuxième étage allume une braise  
La lumière éveille un spectre de chaise  
On a remué dans l'appartement  
Un enfant gémit se tourne en dormant  
Le deuxième étage allume une braise

## 2) André Labarthe (BBC, le 8 août 1942)

Français,

Alors la France devient terre de pogrom, terre de honte ? Alors, en France, on martyrise les juifs, on détruit les familles, on arrête, on déporte, on écrase, on piétine les innocents ? Laval livre du juif aux Allemands, du juif mort ou vif, Laval le traître, le goujat jette chaque jour aux nazis sa cargaison de martyrs qu'il a prélevé sur la terre de France, dans vos rangs.

Notre patrie devient un coupe-gorge, une ruelle d'Europe, où par désespoir les parents se tuent après avoir assassiné leurs enfants. La France est une chambre de torture, la France serait la fosse aux juifs !

Français ! Vous ne laisserez pas faire ça. Vous faites la chaîne du cœur autour du fléau qui monte et dans lequel vous pourriez tous périr : juifs, Bretons, Lorrains, Basques, gens d'Auvergne, gens de France, tête ronde, tête noire, chacun avec vos accents et vos patois.

Écoutez bien ! La terre de France ne sera jamais un piège, jamais un guépier. Devant le camp de torture, devant la déportation, le juif doit trouver un refuge, une cachette partout en France. Les juifs de France sont placés sous la sauvegarde des Français. Quand le pouvoir ou l'État trahit, le peuple doit monter en ligne.

Les Allemands veulent infliger à la France une pauvreté de plus. Les Français en haillons, en guenilles, doivent montrer qu'ils sont aussi riches en générosité qu'en courage.

Catholiques, protestants, libres penseurs, une grande heure humaine vient de sonner ; au nom des persécutions dont vous avez souffert aux heures misérables des temps passés, au nom de tout ce que vos anciens ont souffert dans

leur chair, au nom de votre foi, de votre idéal, faites la chaîne des braves gens.

L'Allemagne a choisi comme religion celle de la haine, le succédané le plus abject : l'antisémitisme. Pour ses guerres de conquêtes, Hitler avait besoin d'abêtir son peuple. Pour le lancer vers les boucheries, il avait besoin de lui insuffler une folie collective, le venin du fanatisme. C'est dans l'armoire pourrie où sont ramassées les injustices, les supplices, les crimes les plus bas qui ont taché les heures les plus sombres, dans les dessous de l'histoire, que Hitler est allé rechercher l'antisémitisme.

Hitler fait la chasse à l'homme. Ses chiens font des battues dans le pays de France, sur la terre de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité ; Hitler veut organiser chez nous la levée de la haine. Mais cela jamais !

Si la France laissait passer l'antisémitisme par ses provinces, par ses villes, par ses universités, la France s'inclinerait devant la loi raciale, la France se placerait en retrait, elle accepterait l'infériorité de sang dont Hitler la cravache. La France figure depuis toujours au centre des attaques racistes des nazis. Feuillotez leurs journaux et leurs livres et vous allez voir de quelles têtes ils nous affublent. Dans Mein Kampf, ils nous traitent de bâtards, de croisements entre le nègre et le sous-homme. Cette boue ne nous touche guère, mais si nous donnons prise à l'antisémitisme, cette boue flétrirait pour toujours le visage de la France.

Français ! Faites reculer la peste brune. Le Français n'est pas antisémite.

Il est anti-boche, anti-Laval, anti-traître.

### 3) Auteur non identifié (BBC, le 15 avril 1942)

Une salle en forme de couloir, aux murs jadis blancs. Au fond de ce couloir, un double grillage séparé par un intervalle d'un mètre. Le parloir d'une prison de France.

D'un côté de la grille, les visiteurs, de l'autre, les prisonniers essayant de sauver du tourbillon des conversations quelques brides, quelques lambeaux d'affection pour pouvoir durer quelques jours de plus. Deux fois par semaine, un petit garçon vient là, un petit garçon de dix ans, qui vient voir sa mère. Elle est enfermée depuis des mois, et pour des années, ou plutôt jusqu'à la libération de la France.

Son crime ? On a trouvé chez elle un tract communiste. Un seul. Il a suffi. Qu'importe que son mari soit prisonnier en Allemagne, et son petit garçon maintenant seul au monde.

« Ne t'inquiète pas, Maman, tout va bien. Les voisins sont gentils. Ils me donnent à manger. » Et, mordant ses lèvres pour ne pas sangloter, le pauvre gosse se serre tant qu'il peut contre le grillage pour être plus près de sa mère qu'il ne peut même pas toucher. Pourquoi cette cruauté inutile ?

Pourquoi dans une même prison sépare-t-on une mère de ses fillettes de seize et dix-huit ans ? Pourquoi garde-t-on sous verrous cette femme dont le seul crime a été de crier un jour « Vive de Gaulle ! », simplement parce qu'elle ne peut pas payer la caution de cinq mille francs qu'on exige d'elle ? Elle est tuberculeuse et, à cause de cette misérable rançon, elle ne reverra jamais l'enfant dont on l'a séparée.

Pourquoi tant de gens en prison ? Pour le crime sans doute de regarder l'ennemi comme un ennemi, tant qu'il occupe notre sol ; le crime de croire en ceux qui continuent la lutte, le crime surtout, le crime impardonnable de croire en la liberté, le crime en un mot que le populaire exprime d'un mot, le crime d'être gaulliste ?

---

### 4) Maurice Schumann (BBC, le 25 décembre 1943)

« C'était à la Santé - m'a dit ce camarade en appuyant sur deux cannes ses jambes encore rompues. Malgré toutes les interdictions et toutes les représailles, nous réussissions à communiquer entre nous. C'est ainsi qu'un matin j'ai entendu une voix de femme hurler à travers les barreaux : « Adieu, les copains, je pars pour l'Allemagne... La vie est belle ! »

La vie est belle : dans la conscience et dans la plénitude d'un sacrifice, cette femme trouvait la force de célébrer comme

L'État français croit-il que le fait d'avoir inscrit ce mot sacré de « famille » à la place de « fraternité » lui donne le droit de copier, en France, la cruauté nazie ?

Il y a aussi, soyons juste, des criminels de droit commun mais, parmi eux, une autre femme dont le crime fut de voler six tickets de pain pour nourrir ses enfants.

Non, jamais personne ne nous fera croire que soudain ont surgi par les rues et les chemins de France tant de malfaiteurs que les prisons éclatent.

Ces parias, ces gaullistes, ces communistes, ces criminels de la liberté, on les entasse dans des cellules sans hygiène, sans eau, mais non pas sans vermine, onze personnes dans une cellule prévue pour deux (je ne dis pas douze parce que onze est le chiffre exact, dans l'exemple authentique auquel je pense). Ils n'ont pas le droit de voir le jour. On leur refuse même le secours de la religion. Et, tandis qu'on essaie de tuer l'âme, on garde le corps tout juste en vie. De l'eau ? Juste assez pour avoir la force de crier : « J'ai soif »...

A manger ? Tout juste assez pour pouvoir passer le temps à rêver que l'on mange : « Là, maintenant, nous mangeons des hors-d'œuvre. Fermez les yeux. Oh ! Ils sont un peu salés, n'est-ce pas ? »

Ouvrez ces prisons, bourreaux de la France !

Ou, si vous ne les ouvrez pas, car vous avez trop peur de la vindicte populaire — qui pourtant viendra bien un jour — alors, qu'au moins, par pitié, ceux qui ont aimé naguère les chansons de la France et le vent libre dans les arbres, que ceux-là portent à manger aux prisonniers de la Liberté.

un privilège le calvaire dont sans doute elle ne reviendrait pas. »

La vie est belle ! Ainsi, cet appel d'air et de jeunesse dont tous et toutes - n'est il pas vrai? - ce soir nous avons tant besoin, c'est du corps le plus faible qu'il souffle avec le plus de force, c'est de la cellule minuscule et sordide où les meilleurs des nôtres sont emmurés vivant, ou mourants, qu'il s'échappe, pur et libérateur. Oui! Cette délivrance que nous

n'avons pas encore su leur apporter, eux ils nous l'apportent sans cesse...

Je relisais, cette nuit, l'anthologie déjà si vaste des dernières lettres d'otages et de martyrs fusillés. « Préparer des lendemains qui chantent », dit l'un qui s'appelait Péri.

« Je suis demain, vous êtes hier », crie l'autre à ses assassins.

A chaque ligne, un accent de victoire, l'orgueil d'avoir haussé et purifié la flamme avant de passer le flambeau, bref - on ose à peine le dire, et pourtant c'est si vrai! - une sorte de joie de vivre qui noie jusqu'à la fierté de mourir.

Tenez! En voici deux, parmi ces « Debout les morts » lancés par des morts aux vivants : ce garçon, fusillé le lundi 9 mars 1942, neveu d'un aveugle de guerre et dont la mère a voulu, de l'île d'Haïti où elle poursuivit un grand apostolat nous envoyer le dernier adieu, était socialiste et rationaliste ; ce gosse de vingt ans, fusillé le lundi 2 août 1943, dont les patriotes du Nord ont su faire parvenir le testament jusqu'à nous, était un catholique fervent.

Mais écoutez la voix du premier : « J'ai la certitude que le monde de demain sera meilleur et plus juste, que les humbles et les petits auront le droit de vivre plus dignement, plus humainement... Pour cette cause sacrée, il m'est moins dur de donner la vie... Que celle de mon jeune frère soit pas égoïste, qu'il la donne à ses semblables, qu'elle que soit leur race, quelles que soient leurs opinions. S'il a la vocation des sciences, qu'il continue l'oeuvre que j'avais commencé d'entreprendre... Tout ce que j'ai comme puissance d'amour en moi passe en vous... »

Et, maintenant, écoutez la voix du second : « C'est l'histoire de quelques minutes pour moi. C'est plus douloureux pour vous, et, le plus terrible, c'est que je ne peux rien faire pour alléger cette peine... Adieu, camarades, amis, vous tous qui m'avez connu tonnant et chantant. Pour moi, la guerre est finie. A vous de savoir la finir en beauté, et de la supprimer à jamais. »

Monde de demain, droit de vivre, puissance d'amour, finir la guerre en beauté...

Demain, beauté, amour... Variations sur ce même cri, toujours ce même cri : La vie est belle, lancé par ceux qui la perdent, qui la donnent, qui la gagent, par ceux qui sont assez forts pour l'offrir à nous qui, souvent, sommes assez faibles pour la trouver si triste et si laide. Et, pourtant, c'est eux qui disent vrai, puisque c'est eux qui sont les témoins du vrai. Oui ! C'est une démission spirituelle que de trop remâcher le pain des larmes. Comment oublierons-nous, puisqu'ils ne l'oublient pas, eux, qu'un monde de douleurs, c'est un monde qui naît? Une mort qui a un sens est plus vivante qu'une vie qui n'en a pas...

Mais, si grand que soit le message de Noël de la première légion - celle des témoins et des martyrs -, soyez sûrs cependant que ceux qui la composent ne sont pas des héros de naissance.

Ensemble, nous entendrons, tout à l'heure, l'un de ses premiers, de ses meilleurs soldats. C'est un pur, c'est un dur, mais d'abord c'est un homme, c'est un père.

Il se bat pour des paysages familiaux et familiers. Il se bat pour sa crèche. Et c'est bien en cela qu'il est la France. Comme elle était aussi la France, cette femme qui, à travers les créneaux de son martyre, hurlait La vie est belle, mais dont le cœur était plein, n'en doutons pas, de la complainte chantée par une de ses pareilles pour l'honneur des poètes de l'Armée Secrète, de l'armée de l'avenir.

« Tous mes amis sont morts  
Ou bien sont en prison  
Et moi si loin du port,  
L'orage à l'horizon.

L'orage sur la terre  
Et la mer embrasée,  
L'ouragan se resserre  
Et moi je suis brisée.

Et il me faut aller  
En cachant ma grand-peine,  
Avoir courage et haine  
Jetés dans la mêlée :

Mais je voudrais bercer  
Comme les autres femmes  
Dans un berceau tressé  
Un enfant tout en larmes...

# *Les communistes*

**Mercredi 25 mai • 15h**

> Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

## **SOURCES**

1) Claude Morgan, « L'Affiche » (dans *Les Lettres françaises*, journal clandestin, mars 1944)

2) Maurice Schumann (BBC, le 14 janvier 1943)

3) Fernand Grenier (BBC, le 15 janvier 1943)

### **1) Claude Morgan, « L'Affiche » (dans *Les Lettres françaises*, journal clandestin, mars 1944)**

Très haute et dramatique avec ses dix médaillons sur un fond rouge sang. C'est l'affiche « Des libérateurs ? » qui représente des « terroristes » juifs : un Hongrois, un Espagnol, un Arménien, un Italien, des Polonais. La foule se presse silencieuse. Au-dessus de chacun de leurs portraits, - et pour nous faire horreur sans doute ? - on a noté leurs exploits. L'un d'eux a eut à son actif cinquante-six déraillements, cent cinquante mots et six cents blessés.

- Beau tableau de chasse, dit quelqu'un.

Une femme confie à son compagnon :

- Ils ne sont pas parvenus à leur faire des sales gueules.

Et c'était vrai. Malgré les passages à tabac, malgré la réclusion et la faim. Les passants contemplent longuement ces visages énergiques aux larges fronts. Longuement et gravement comme on salue des amis morts. Dans les yeux aucune curiosité malsaine, mais de l'admiration, de la sympathie, comme s'ils étaient des nôtres. Et en fait ils étaient des nôtres puisqu'ils luttèrent parmi des milliers et des milliers des nôtres pour notre Patrie, parce qu'elle est aussi la Patrie de la liberté.

Sur l'une des affiches, la nuit, quelqu'un a écrit au charbon en lettres capitales ce seul mot : MARTYRS. C'est l'hommage de Paris à ceux qui se sont battus pour la liberté.

---

### **2) Maurice Schumann (BBC, le 14 janvier 1943)**

Si, dans la mémoire du peuple de France, les noms de Gabriel Péri et du lieutenant de vaisseau d'Estienne d'Orves sont unis pour jamais, ce n'est pas seulement parce que l'ennemi — en assassinant presque au même moment ce pur Français dit d'extrême gauche et ce pur Français dit d'extrême droite — a, sans le savoir, forgé lui-même un grand symbole. C'est aussi parce que tel fut le vœu suprême des deux martyrs. En effet, les derniers mots tracés par la main de Péri et les derniers mots tracés par la main de d'Estienne d'Orves sont identiques. L'un fut, et resta, jusqu'au terme, communiste et incroyant ; l'autre, royaliste et catholique. De son passé, ni de lui-même, aucun des deux ne renia rien. Mais, quand le moment vint d'aller regarder la mitraille allemande en face, tous deux —

celui pour qui le communisme et celui pour qui l'Évangile était (comme disait Péri) « la jeunesse du monde » — tracèrent spontanément le même testament : « Je me sens très fort pour affronter la mort ! Adieu, et que vive la France. »

Eh bien ! leur appel fut entendu, leur ordre fut obéi. Cette union totale qu'ils ont scellée de leur sang est désormais accomplie. En ralliant, au nom de tous les frères d'armes de Gabriel Péri, les frères d'armes de d'Estienne d'Orves, eux-mêmes issus des familles politiques et spirituelles du pays, Fernand Grenier achève et couronne le regroupement fraternel, dans la France Combattante, de tous ceux qui, sur le sol national ou loin du sol national, mènent un seul combat pour une seule patrie.

Car c'est de la patrie, et d'elle seule, qu'il s'agit.

[...] Eh bien ! dans la personne du soldat Fernand Grenier, ancien combattant de ce fort de l'Écluse où, le 24 juin 1940, on ne se résignait pas encore à ne pas mourir pour la défense du sol et l'honneur du drapeau ; dans la personne du député Fernand Grenier, arrêté dès octobre 1940 par l'invasisseur et qui, s'il ne s'était pas évadé après neuf mois de tortures, aurait été fusillé avec les 27 martyrs de Châteaubriant, nous accueillons l'âme et le souffle des Pierre Semard et des Lucien Sampaix, des Michels et des Ténine, du petit Guy Môquet dont les dix-sept ans furent fauchés par la mitraille allemande, du député cheminot Catelas, guillotiné par Vichy pour le compte de l'ennemi, et des 10 000 communistes morts, comme le marin du Surcouf ou comme d'Ornano dans Mourzouk, pour que la France vécût, en qui la France vivait, et par qui la France vivra.

### 3) Fernand Grenier (BBC, le 15 janvier 1943)

Fils d'un ouvrier du Nord assassiné par les Allemands en 1917, ancien combattant de la campagne de France, compagnon de captivité des 27 martyrs de Châteaubriant, évadé en juillet 1941 après neuf mois de tortures dans les prisons allemandes, Fernand Grenier, député de Saint-Denis, vous parle... :

Français et Françaises,

Après avoir connu les prisons de Fontevault et de Clairveaux, après avoir vécu neuf mois avec Charles Michels, Guy Môquet et nos martyrs de Châteaubriant, après avoir partagé, à Paris même, le quotidien danger des combattants de la Résistance, après avoir connu les mêmes privations, les mêmes souffrances morales, les mêmes espoirs que notre peuple enchaîné mais indompté, je viens d'arriver à Londres, délégué par le Comité central du parti communiste français, pour apporter au général de Gaulle et au Comité National Français l'adhésion des dizaines de milliers des nôtres qui, malgré la terreur, dans les usines comme dans les rangs des francs-tireurs et partisans, dans les universités aussi bien que dans les oflags du Reich, de Nantes à Strasbourg, de Lille à Marseille, de tous ceux-là qui mènent chaque jour, au péril de leur vie, la lutte implacable contre l'invasisseur hitlérien détesté.

Je suis venu pour affirmer ici que, dans l'esprit du paysan comme de l'ouvrier, de l'industriel patriote comme du fonctionnaire, de l'instituteur laïque comme du prêtre, nulle équivoque n'existe : on est avec Vichy ou avec la France qui résiste et qui combat.

Qui ne comprend, au surplus, le lumineux avenir de fraternité nationale que forge, au creuset des douleurs, la flamme de la Résistance une et indivisible ? En dehors et au-dessus des vieilles divisions et des vieilles déchirures, le coude à coude de la guerre sacrée prépare la communauté nationale de la paix. Quiconque, à ce grand lendemain, préférerait ses petites répugnances et prononcerait des exclusives dictées par un passé révolu, commettrait un crime de lèse-nation. Car la victoire, ce n'est pas seulement la libération du territoire et la délivrance des prisonniers.

C'est aussi le rassemblement enthousiaste des Français libérés et des prisonniers délivrés qui, regroupés au son d'un seul hymne et sous les plis d'un seul drapeau, rebâtiront, dans la cité commune, le destin commun de la patrie.

Il n'y a pas sur ce point la moindre confusion sur le sol national.

Pour l'immense masse des Français, Vichy, c'est l'Allemand, c'est la guillotine pour les patriotes qui meurent la Marseillaise aux lèvres, ce sont les déportations d'ouvriers, c'est notre culture nationale saccagée, c'est l'aide apportée pour le pillage du pays et la destruction physique de notre peuple. Tous les liens sont tranchés entre le pays et les traîtres, et il n'y a plus de prestige Pétain. Le fossé qui sépare Vichy du peuple qui gravit le calvaire le plus indicible de son histoire est devenu un abîme. Toute concession à ce gouvernement, que ne soutiennent plus qu'une poignée de profiteurs de la défaite, de politiciens tarés jusqu'à la moelle, et les baïonnettes nazies, toute concession est jugée non seulement inutile, mais nuisible à la cause alliée.

L'immense masse des Français, tous ceux qui luttent, tous ceux qui résistent, tous ceux qui espèrent — et ceux-là sont la France innombrable, la France tout court — sont avec le général de Gaulle, qui eut le mérite, désormais historique, de ne pas désespérer alors que tout croulait, et avec tous les hommes de la Résistance qui se sont peu à peu groupés et qui continuent à se rassembler au sein de la France Combattante en vue du combat sacré, pour la libération la patrie.

Ce que vous souhaitez avec passion, n'est-il pas vrai, c'est qu'une seule administration dirige et organise l'effort français dans la guerre ? Ce que vous désirez, n'est-il pas vrai, c'est que toutes les forces armées de la France soient

rassemblées en une seule armée nationale ? Ce que vous espérez, n'est-il pas vrai, c'est que les Français de partout agissent, en union étroite entre eux et en accord complet avec nos alliés anglais, américains, russes, pour que soit abrégé le martyre du pays envahi ?

Cette netteté dans le choix, cette clarté du devoir montrent à tous le chemin du salut.

Union de tous les territoires de l'Empire. Union de toutes les forces armées qui combattent ou s'entraînent dans l'Empire. Union de tous les Français de l'étranger pour coordonner, amplifier l'effort pour la Libération. Union sur le sol national : dans toutes nos villes et villages, où doivent se conjuguer les efforts de tous les combattants, comme dans les usines où les ouvriers, jadis de tendance syndicales différentes, sont aujourd'hui unis comme les doigts de la main.

Chaque pas en avant dans cette voie sacrée du rassemblement de tous les Français est approuvé, acclamé par tout le pays, par l'officier du Tchad et le marin du Rubis, le franc-tireur parisien et le paysan provençal. Chaque geste de désunion, chaque tentative de confusion, est déploré, condamné, d'où qu'il vienne.

Amis de France, vos souffrances sont terribles, votre courage magnifique et grandes vos espérances. Vous saluez

chaque victoire de l'Armée Rouge, chaque raid destructeur de la R.A.F., chaque tank ou canon qui sort de l'immense arsenal américain. Continuez à tenir bon ! Soyez solidaires les uns des autres et aidez-vous mutuellement ! Accentuez toujours plus votre action tenace et héroïque contre l'occupant ! Qu'un immense souffle de fraternité, qu'un permanent courage vous animent !

En pensant ici sans cesse au soldat français qui meurt sous le ciel de Tunisie, du Fezzan ou de Tripolitaine, à l'ouvrier qui tombe sous les balles des pelotons d'exécution nazis, ou au professeur qui succombe sous les tortures de la police de Vichy en pensant, le cœur serré, à notre jeunesse, à nos enfants, à nos femmes de France qui ont faim, qui ont froid, mais qui tiennent si magnifiquement, en pensant à notre France au passé prestigieux, rien ne pourra briser notre volonté, notre passion d'unir dans l'action tous les Français, pour que soit abrégé votre calvaire, pour que soit hâtée l'heure de la Libération, pour que la patrie soit restaurée dans son indépendance et sa grandeur.

Frères et sœurs du pays natal, courage plus que jamais ! Confiance toujours ! Vous vivez encore dans la nuit tragique, mais déjà l'aurore se lève et le jour qui s'annonce sera lumineux comme le ciel de notre patrie, de notre France immortelle !



## *Les résistantes*

**Mercredi 25 mai • 16h**

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

### **SOURCES**

- 1) Henri Frenay (BBC, le 6 octobre 1943)
- 2) Maurice Schumann (BBC, le 16 décembre 1943)
- 3) Maurice Schumann (BBC, le 24 mars 1944)
- 4) Lucie Aubrac (BBC, le 20 avril 1944)

### **1) Henri Frenay (BBC, le 6 octobre 1943)**

Le nom de Madame Albrecht vivra pour jamais dans la mémoire de la France. Henri Frenay, son camarade de Combat vous parle :

C'est d'une grande amie et d'une grande Française que je vais vous parler, d'une femme dont la vie et la mort resteront comme l'un des plus beaux exemples de la Résistance française. Hélas, dans les quelques minutes qui me sont accordées, il ne saurait être question de décrire toute sa vie. Un jour, quand les combats seront apaisés, que nous aurons le temps d'écrire, la France saura ce qu'elle lui doit.

Madame Albrecht fut l'un des pionniers de la Résistance française. Alors que tout semblait perdu, que le courage abandonnait les braves, que les espoirs s'évanouissaient, que la détresse étreignait tous les cœurs, dès l'été de 1940, elle dactylographia les premiers et les humbles bulletins de propagande, recruta les premiers adhérents, collecta les premiers fonds. C'est elle qui découvrit le premier imprimeur qui tira successivement *Les petites Ailes* à 2 ou 3000 exemplaires seulement, puis le journal *Vérités*, enfin *Combat*. C'est elle qui établit les liaisons entre la zone occupée et la zone libre pour unir dans un même effort et une même pensée nos amis des deux zones. Elle portait encore à l'arcade sourcilière la trace d'une profonde blessure qu'elle s'était faite par nuit noire en tombant dans un fossé entre les sentinelles allemandes.

Cependant, empêchée par sa situation et ses deux enfants de se consacrer entièrement à la France, elle n'hésita pas longtemps.

Après un profond drame moral dont seuls ses intimes connurent le déchirement, elle sacrifia sa famille, quitta sa situation, pour entrer dans la clandestinité. Ce fut alors la vie errante et dangereuse des parias. L'exode continu, les départs hâtifs devant la menace policière, les repas manqués, le linge qu'on ne peut laver, les bagages perdus, les nuits passées dans le couloir des wagons. Vie terrible pour une femme que rien n'avait préparée à une si rude épreuve !

Douze policiers vinrent un jour pour l'arrêter. Au lieu d'ouvrir la porte, elle la ferma au verrou et brûla tous les papiers compromettants. Quand les hommes de Vichy eurent réussi à forcer la serrure, ils ne trouvèrent que des cendres dans la cheminée et une femme qui calmement les bravait. Aux menaces qui lui furent faites, elle ne répondit que ces mots : « Messieurs, vous faites votre métier, je fais le mien, mais je préfère le mien au votre ! »

[...] Mise au régime de droit commun, elle fut condamnée par les tribunaux. C'est alors qu'elle simula la folie, mit en échec le diagnostic des psychiatres et fut internée à l'asile de Bron. Je ne peux m'étendre sur les scènes d'horreur qu'elle y vécut parmi les folles authentiques et souvent dangereuses. Enfin, la nuit de Noël 1942, nos groupes francs la délivrèrent et la rendirent à ses amis.

Je la revis alors, ma pauvre et chère amie. Elle était bien amaigrie et on lisait encore dans ses grands yeux bleus l'épouvante des dernières semaines.

En vain je lui demandais de cesser tout travail, de partir pour l'Angleterre - n'avait-elle pas payé d'un assez lourd tribut son

dévouement à la cause française ? Je ne pus avoir raison de cette âme d'airain. Elle fit partir ses enfants, mais resta à son poste. Je ne peux dire tout ce que la France lui doit car, si elle est morte, la Résistance est encore bien vivante. Elle savait que sa présence à mes côtés équivalait pour elle à une condamnation à mort, elle en acceptait l'idée comme la conséquence naturelle de notre exaltante existence.

Le 25 mai, elle fut arrêtée par la Gestapo, transférée à la prison de Montluc de Lyon, puis à Fresnes. Que dut-elle subir dans les jours qui suivirent ? Nous ne le saurons jamais. Le 6 juin 1943, elle fut fusillée. Je ne l'ai pas vue mourir, mais je sais qu'elle est morte bravement, je sais qu'elle n'aura ni parlé, ni faibli et que c'est à la France qu'elle aura souri par-dessus les gueules hideuses des fusils allemands.

Telle est dans sa simplicité et sa grandeur la vie et la mort de Madame Albrecht, que ce nom reste dans vos mémoires. Méditons son exemple et celui de tous nos martyrs. Puisse-y aux jours sombres, dans les moments d'angoisse, le courage d'être dignes d'eux. Ce sont eux qui aujourd'hui et demain doivent nous inspirer tous nos actes, toutes nos pensées. Dans le combat que nous menons aujourd'hui, dans le châtement que nous infligerons demain à ceux qui les ont livrés, ils sont nos guides.

Et, parmi tous les guides, il n'en est pas de plus noble ni de plus sûr que Madame Albrecht. Car, selon les termes mêmes de la citation que lui a décernée le général de Gaulle en lui attribuant la croix de la Libération, cette Française morte pour la France « par son exemple et les services rendus, a acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance de la nation ».

---

## 2) Maurice Schumann (BBC, le 16 décembre 1943)

Je parcours les journaux clandestins. Au bas d'une page, j'aperçois cette rubrique : Chronique mondaine. Et je lis : « Nous apprenons avec plaisir le mariage de nos camarades Labailly et Yveline qui a eu lieu dans la plus stricte intimité. Immédiatement après la cérémonie, les époux et leurs témoins ont repris le maquis. »

Je feuillette une liste de citation à l'ordre de l'armée. Je tombe sur la suivante, qui comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme de bronze : « A fait preuve dans l'exécution de ses missions d'un entrain et d'un courage exemplaires. » Je cherche le prénom du titulaire. Tiens ! Il s'appelle Arlette. C'est une jeune fille de vingt-cinq ans.

Yveline ! Arlette ! Les deux noms de ces femmes-soldats réveillent dans ma mémoire un souvenir que je croyais mort depuis longtemps. Ils évoquent, par contraste, une image horrible et dégradante qui souillait encore les murs de France en 1940 : un poivrot à la fois hilare et morose, dont le cou flasque était entouré d'une large cravate paresseusement nouée, et dont le regard sinistre et envieux nous proposait cette devise... « Et un pernod pour Arthur ! »

Est-ce que vous ne vous sentez pas, comme moi, un peu honteux à la pensée qu'Yveline et Arlette - soldat de première ligne, volontaires pour les missions dangereuses - étaient encore, en 1940, après soixante-cinq ans de Troisième République, exclues de la vie politique du pays ? Tandis qu'Arthur et

son Pernod étaient jugés dignes, eux, de participer aux choix des législateurs et à la confection des lois ? Est-ce que vous ne croyez pas qu'il est temps de promettre aux femmes, dans la cité pacifiée, le rôle qu'elles assument et ordonnent dans la cité en guerre ?

Est-ce que vous ne croyez pas que la Française de demain souffre, peine, combat assez durement pour mériter enfin cette promotion de la femme qui doit être tenue, selon nous, à la fois pour la condition première et pour le couronnement du renouveau ?

Certes, au pays de Jeanne d'Arc, il y a toujours eu des Louise de Bettignies.

Dans le drame présent, elles se comptent par dizaines : les fusillades ennemies n'ont pas distingué entre les hommes et les femmes quand elles ont versé le sang d'une madame Albrecht, d'une Maria Gross sous prétexte qu'elle était Alsacienne et catholique, d'une Simone Schloss ou d'une Marie Lefèvre (qui avait dix-huit ans : un an de plus que Guy Môquet) sous prétexte qu'elles étaient communistes ; la police de l'Antifrance n'a pas distingué entre les hommes et les femmes quand elle a d'abord arrêté, puis livré à la Gestapo qui les fit mourir sous la torture dans un camp de Silésie, Marie Fleury, femme d'un conseiller municipal de Paris, May Politzer, femme du savant lui-même assassiné, et cette Danielle Casanova, dont la Corse, sa terre natale, n'oubliera jamais le martyr et le nom.

Mais si, comme dans la dernière guerre, la femme a donné des centaines d'héroïnes à la liberté, pour la première fois dans cette guerre, elle lui a donné des centaines de milliers de combattantes. Car Yveline - j'en suis sûr - ne se tient pas pour une héroïne, mais pour un combattant du maquis parmi les autres. Car Arlette - j'en suis sûr - ne se tient pas pour une héroïne, mais pour un combattant de l'Armée Secrète parmi les autres. C'est cette égalité naturelle, instinctive, dans le choix du sacrifice, qui impose à la France nouvelle de décréter et d'accomplir l'égalité politique, économique, sociale entre Yveline et son mari, entre Arlette et son futur mari...

[...] Ainsi délivrée d'une partie de son trop lourd fardeau, la femme, enfin, sera libre de remplir ses devoirs civiques et ses devoirs envers elle-même, qui d'ailleurs se confondent. Et ce sera tant mieux pour nous tous : car la mère de famille apportera dans la vie publique le sens des vrais problèmes qui nous faisait tant défaut, la transfiguration de l'amour dont nous avons tant besoin, après tant de vaines querelles et de déchirures arbitraire... Sans doute mille voix masculines se sont-elles écriées déjà : « Tout cela est très joli, mais les femmes n'entendent rien à la politique. » Eh bien! j'ai envie de leur répondre : « S'il s'agit de la politique telle que nous, les hommes, la comprenons et la pratiquons, c'est, ma foi, le plus bel éloge que vous puissiez décerner aux femmes. »

### 3) Maurice Schumann (BBC, le 24 mars 1944)

L'Assemblée consultative vient de citer la femme de France à l'ordre de la nation.

Le 18 mars, le général de Gaulle, pour définir la démocratie renouvelée dans ses organes et surtout dans sa pratique, a commencé par proclamer que « le régime nouveau devrait comporter une représentation élue par tous les hommes et TOUTES LES FEMMES de chez nous ». Le Parlement provisoire d'Alger lui a fait écho. Nul ne doute que la nation libérée ne doive ratifier son vœu presque unanime. Conformément à l'esprit qui, depuis 1940, nous a constamment animées, la délivrance de la patrie entraînera l'émancipation de la Française.

Ces femmes qui, demain, partageront, non sans les ennoblir, les responsabilités civiques, ont déjà leur mandataire et leur devancière en Algérie. La première Française que la France Combattante du dedans ait envoyée à l'Assemblée consultative s'appelle Lucie Aubrac. Vous vous représentez sans doute - surtout si vous m'écoutez avec des oreilles d'homme - une suffragette d'âge respectable qui venge sur la vie les déboires de son cœur?

Eh bien, non! Lucie Aubrac, fille de vigneron, est bien agrégée de l'université ; mais, si elle enseigne l'histoire et la géographie, cela ne l'a pas empêchée d'avoir un mari et deux enfants, et d'avoir l'air d'une mère de famille beaucoup plus que d'un professeur.

On regarde cette femme. On se représente le foyer où on a

grandi près d'une autre Française qui lui ressemblait un peu, et qui - comme elle sans doute - perdait le sommeil à l'idée que son garçon allait prendre un rhume. On la regarde et on se la représente avec un aiguille à tricoter ou, tout au plus, avec un morceau de craie entre les mains.

Et puis, on apprend soudain que, voici quelques semaines, ce qu'elle avait entre les mains, c'était une mitraillette, qu'elle était le chef d'un groupe d'action de 12 membres, de 12 soldats, qui a arraché 14 patriotes des griffes de la Gestapo.

Et puis, on apprend encore que, parmi ces 14 Français délivrés, il y avait son propre mari, Raymond Aubrac, lui aussi maintenant membre de l'Assemblée, et que - le jour où elle ouvrit le feu sur ses geôliers allemands pour le libérer - elle attendait déjà son deuxième enfant.

Alors on comprend tout, tout d'un seul regard : ce que c'est que la Résistance française, et pourquoi elle est ; l'héroïsme de héros, d'héroïnes, qui ne sont point des héros, ni des héroïnes de naissance et qui, faits comme Lucie Aubrac pour une vie sans chaos et sans histoire, se battent et se battons jusqu'à leur dernier ongle, jusqu'à leur dernière dent, pour leur terre, comme Lucie Aubrac pour la dignité des siècles qu'elle avait mission d'enseigner ; pour leur bonheur, comme Lucie Aubrac pour son mari ; pour leur avenir, comme Lucie Aubrac pour ses enfants.

Écoutez Lucie Aubrac, membre du parlement Provisoire d'Alger...

#### 4) Lucie Aubrac (BBC, le 20 avril 1944)

[...] « La guerre est l'affaire des hommes ». Mais les Allemands, qui ont menacé des femmes et asphyxié des enfants, ont fait que cette guerre est aussi l'affaire des femmes. Mais les Allemands et la police de Vichy ne connaissent pas le droit international et cette guerre est aussi l'affaire des femmes. Nous, les femmes de France — je dis « nous » car il y a deux mois seulement que j'ai quitté mon pays — nous, les femmes de France, avons dès l'Armistice pris notre place dans le combat.

Notre foyer disloqué, nos enfants mal chaussés, mal vêtus, mal nourris ont fait de notre vie depuis 1940 une bataille de chaque instant contre les Allemands. Bataille pour les nôtres, certes, mais aussi bataille de solidarité pour tous ceux qu'a durement touchés l'occupation nazie.

La grande solidarité des femmes de France : ce sont les petits enfants juifs et les petits enfants des patriotes sauvés des trains qui emmènent leurs parents vers les grands cimetières d'Allemagne et de Pologne ; ce sont dans les prisons et les camps de concentration en France les colis de vivres, les cigarettes, le linge nettoyé et raccommodé, qui apportent aux patriotes entassés derrière les murs un peu d'air civilisé et d'espoir ; ce sont les collectes de vêtements et de vivres qui permettent aux jeunes hommes de gagner le maquis ; ce sont les soins donnés à un garçon blessé dans un engagement avec les Allemands.

Et puis, maintenant que tout le pays est un grand champ de bataille, les femmes de France assurent la relève des héros de la Résistance. Dans la Grande Armée sans uniforme du peuple français, la mobilisation des femmes les place à tous les échelons de la lutte : dactylos, messagères, agents de liaison, volontaires même dans les rangs des Groupes Francs et des Francs-Tireurs, patiemment, modestement, les femmes de France mènent le dur combat quotidien.

Vous n'êtes qu'un prénom, Jeannette ou Cécile, mais arrêtées, torturées, déportées, exécutées, vous restez dures et pures, sans confidences pour le bourreau. N'est-ce pas vous héroïne anonyme qui, arrêtée par la Gestapo, frappée au visage, défigurée, un oeil perdu, vous évanouissant aux terribles coups de cravache sur le haut des cuisses, êtes restée silencieuse ? Ils vous ont enfermée avec les prostituées, sans soins pour vos plaies infectées. C'est peut-être dans la cellule voisine que mourut Thérèse Pierre, les reins brisés par la torture, que Mme Albrecht attendit la hache du bourreau...

Battues, méprisées, toutes seules devant la souffrance et la mort, si notre martyrologe est long, nous savons, nous, femmes de France, nous qui connaissons le prix de la vie, qu'il faut nos pleurs, nos souffrances et notre sang pour que naisse le beau monde de demain.

## *Les Glières*

**Mercredi 25 mai • 17h**

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

### **SOURCE**

André Malraux, *Discours aux Glières* (2 septembre 1973)

### **André Malraux, *Discours aux Glières* (2 septembre 1973)**

Lorsque Tom Morel eut été tué, le maquis des Glières exterminé ou dispersé, il se fit un grand silence. Les premiers maquisards français étaient tombés pour avoir combattu face à face les divisions allemandes avec leurs mains presque nues, non plus dans nos combats de la nuit, mais dans la clarté terrible de la neige. Et à travers ce silence, tous ceux qui nous aimaient encore, depuis le Canada jusqu'à l'Amérique latine, depuis la Grèce et l'Iran jusqu'aux îles du Pacifique, reconnurent que la France bâillonnée avait au moins retrouvé l'une de ses voix, puisqu'elle avait retrouvé la voix de la mort.

L'histoire des Glières est une grande et simple histoire, et je la raconterai simplement. Pourtant, il faut que ceux qui n'étaient pas nés alors — et depuis, combien de millions d'enfants ! — sachent qu'elle n'est pas d'abord une histoire de combats. Le premier écho des Glières ne fut pas celui des explosions. Si tant des nôtres l'entendirent sur les ondes brouillées, c'est qu'ils y retrouvèrent l'un des plus vieux langages des hommes, celui de la volonté, du sacrifice du sang.

Peu importe ce que fut dans la Grèce antique, militairement, le combat des Thermopyles. Mais dans ses trois cents sacrifiés, la Grèce avait retrouvé son âme, et, pendant des siècles, la phrase la plus célèbre fut l'inscription des montagnes retournées à la solitude, et qui ressemblent à celles-ci :

« Passant, va dire à la cité de Sparte que ceux qui sont tombés ici sont morts selon sa loi. »

Passant, va dire à la France que ceux qui sont tombés ici sont morts selon son cœur. Comme tous nos volontaires depuis Bir-Hakeim jusqu'à Colmar, comme tous les

combattants de la France en armes et de la France en haillons, nos camarades vous parlent par leur première défaite comme par leur première victoire, parce qu'ils ont été vos témoins.

On ne sait plus guère, aujourd'hui, que tout commença par un mystère de légende. Le plateau des Glières était peu connu ; presque inaccessible, et c'est pourquoi les maquis l'avaient choisi.

Mais alors que nous combattions par la guérilla, ce maquis, à tort ou à raison — peu importe : la France ne choisit pas entre ses morts ! — avait affronté directement la Milice, allait affronter directement l'armée hitlérienne. Presque chaque jour, les radios de Londres diffusaient : « Trois pays résistent en Europe : la Grèce, la Yougoslavie, la Haute-Savoie. »

La Haute-Savoie, c'était les Glières.

Pour les multitudes éparses qui entendaient les voix du monde libre, ce plateau misérable existait à l'égal des Balkans. Pour des fermiers canadiens au fond des neiges, la France retrouvait quelques minutes d'existence parce qu'un Savoyard de plus avait atteint les Glières.

La Milice de Darnand, les troupes italiennes, la police de l'Ovra, n'avaient pas suffi pour venir à bout de ces combattants toujours regroupés. Hitler y mit la Gestapo, et contre nous, la Gestapo pesait lourd. La Gestapo ne suffit pas.

En janvier 44, les maquis de l'Ain sont harcelés par trois divisions. Ceux de Haute-Savoie reçoivent l'ordre de se regrouper ici, au commandement du lieutenant Tom Morel, décoré en 40 pour l'un des plus éclatants faits d'armes des

unités alpines. La montée commence. Les accrochages aussi. Le 13 février, les messages codés de la BBC annoncent le premier parachutage.

Voici la nuit. Le champ — pauvre champ — est éclairé par cinq torches électriques et des lampes de poche. On n'entend pas les avions. On n'entend rien. Jusqu'à ce que les sirènes antiaériennes d'Annecy emplissent lentement la nuit. Bon augure : les avions approchent. Mauvais augure : ils sont repérés. On allume les quatre énormes bûchers de sapin préparés. Le bruit des moteurs. Le premier avion, invisible, fait clignoter son signal. Le bruit s'éloigne. La neige, le flux et le reflux des sirènes dans la nuit préhistorique. Pas encore d'ennemis, plus d'amis. Mais sur le ciel noir, apparaissent un à un, éclairés en roux par les feux du sol, cinquante-quatre parachutes. Pas d'armes lourdes.

Tant pis. Les accrochages reprennent. Le 9 mars, cent hommes des Glières vont attaquer Entremont pour délivrer des prisonniers. Après deux heures et demie de descente, ils atteignent le village qu'alertent les chiens. Village conquis, prisonniers délivrés, 47 gardes, prisonniers à leur tour, montent ici, tirant un monceau d'armement. Tirant aussi le corps de Tom Morel, tué par le commandant des gardes capturé, à qui il avait laissé son revolver.

Le maquis enterre son chef. Et entend, bouleversé, le glas de toutes les églises monter de la vallée comme montait l'appel des sirènes pendant le parachutage. Ici, le drapeau claque dans les rafales de neige, sur ce que Tom Morel appelait « le premier coin de France qui ait recouvré la liberté ».

Le mot « Non », fermement opposé à la force, possède une puissance mystérieuse qui vient du fond des siècles. Toutes les plus hautes figures spirituelles de l'humanité ont dit Non à César. Prométhée règne sur la tragédie et sur notre mémoire pour avoir dit Non aux Dieux. La Résistance n'échappait à l'éparpillement qu'en gravitant autour du Non du 18 juin. Les ombres inconnues qui se bouscuaient aux Glières dans une nuit de Jugement dernier n'étaient rien de plus que les hommes du Non, mais ce Non du maquisard obscur collé à la terre pour sa première nuit de mort suffit à faire de ce pauvre gars, le compagnon de Jeanne et d'Antigone... l'esclave dit toujours oui.

Les gardes de Vichy attaquent au Sud, du côté de Notre-Dame, pour délivrer les leurs, et sont repoussés. Le combat s'achève à peine lorsque la BBC transmet le message : « Le petit homme casse des tessons de bouteille. » Avant minuit, trente quadrimoteurs larguent 90 tonnes de matériel.

Quand un avion allemand vient en reconnaissance, la vaste neige est encore constellée de parachutes multicolores : le ramassage n'est pas terminé. Le lendemain, trois Heinkel bombardent et mitraillent à loisir le plateau redevenu innocent. Sans grands résultats. Sauf celui-ci : les Allemands savent désormais que le maquis ne possède pas d'armes antiaériennes. Donc cinq jours plus tard, Stukas et Junkers. Chalets transformés en torches. Le capitaine Anjot remplace Tom Morel au commandement des Glières. Nouvelle attaque des gardes, de nouveau repoussée.

Le 23, bombardement massif. Les Allemands prennent le commandement. Une division alpine de la Wehrmacht arrive à Annecy. Assistée de deux escadrilles de chasseurs et de bombardiers. Police allemande, Milice vichyste. L'artillerie divisionnaire, les automitrailleuses.

En face, le maquis dont nous attendons, heure après heure, que la radio de Londres nous parle. Entre tant de Français à l'écoute, pas un ne sait que ce maquis est un fantôme. Moins de cinq cents combattants. L'armement qui attend leurs compagnons ne comprend que des armes légères. Contre l'artillerie divisionnaire allemande et les automitrailleuses, pas un canon, pas un bazooka. Plus de ravitaillement. Autour, vingt mille hommes.

Le premier combat du Peuple de la Nuit s'engage.

Écoutons les dépêches allemandes :

Le 24 : « Terroristes font sauter train renforts allemands devant Annecy — Attaque Milice au-dessus d'Entremont. Sentinelles espagnoles tuées — Rejointes par groupes terroristes — Milice engagée deux heures stop — Troupes Milice regroupées à l'arrière. »

Le 25 : « Préparation artillerie et bombardement aviation. »

Le 26 : « Attaque Milice ouest et nord-ouest. Troupes regroupées — Attaque allemande nord stoppée, envoyez aviation — Nos mortiers mis en place — Attaque Milice et garde de réserve deux points ouest depuis cinq heures — Attaque générale 11 heures. »

Ils attaquent, en effet, de tous côtés.

L'avant-poste de la passe d'Entremont — dix-huit hommes — est attaqué par deux bataillons. Deux sections de renfort atteignent la passe. Le premier fusil-mitrailleur s'enraye. Le second est détruit, son servent tué. L'un des deux chefs de section, Baratier, a l'impression d'être seul à tirer :

il ignore qu'il survit seul. Il se replie en continuant à combattre, est pris à revers et tué. Il défendait la passe depuis une heure et demie.

Les maquisards, qui se rabattent vers le centre, reçoivent plus vite les munitions, et tiennent.

Pourquoi l'ennemi s'enfuit-il dans la neige ? Dix minutes plus tard, commencent les piqués ininterrompus des Stukas, serrés comme des fers de herse. La nuit va descendre. Le capitaine Anjot combat devant les tombes de Morel et de Descours. L'aviation s'en va, remplacée par le pilonnage méticuleux de l'artillerie. Il fait nuit. Le 27 au matin, les troupes allemandes de l'est touchent le poste de commandement du maquis, commencent le feu. En face, des cris allemands, poussés par leurs camarades de l'ouest. Les maquisards ont disparu.

Ils connaissaient bien ce terrain, que les Allemands ne connaissaient pas du tout. Anjot a convoqué les chefs de section, et ils ont décidé de décrocher.

Pendant que toute la Résistance, à l'écoute, attend le pire (chacun sait maintenant que les Glières n'ont ni canons ni avions), des chaînes de fantômes qui se tiennent par la main dans la nuit pour pouvoir relever leurs blessés lorsqu'ils tombent, traversent l'anneau discontinu des troupes d'assaut. Encore leur faut-il arriver jusqu'aux agglomérations de la vallée, où leurs camarades que l'on appelle les sédentaires leur donneront asile.

Le jour se lève.

Alors, commence la grande trahison de la neige.

Ces insaisissables fantômes dont les Allemands ne rencontraient que les balles et ne trouvaient que les cadavres, sont partis avec la nuit. « La petite aube dissipe les spectres », dit le proverbe espagnol qu'un des miliciens de l'Ebre cite au capitaine Anjot. Ces ombres, hélas ! sont devenues des traces. Les Allemands cherchent le gros du maquis réfugié dans quelque abri de montagne, car ils croient combattre encore des milliers d'adversaires. Mais nombreuses ou non, les traces mènent aux hommes, et les sections ennemies occupent les pentes. Le lendemain, le capitaine Anjot et les six Espagnols qui combattent avec lui sont tués. De ce qui fut l'épopée des ombres, il ne restera le jour venu que 121 cadavres tués entre les villages, exécutés sur les places ou torturés à mort. « Inutile de reprendre l'interrogatoire des blessés, télégraphie la Gestapo : ces débris sont vides. »

C'est l'heure des représailles. Les paysans suspects de contacts avec le maquis sont exécutés ou déportés, et l'on reconnaît les hameaux, la nuit, aux torches des chalets qui flambent.

Pourtant, si les torturés sont vides, la Résistance ne l'est pas encore. Le premier chef est mort, le second chef est mort; les rescapés organisent d'autres maquis, rejoints par des jeunes de plus en plus nombreux. Le gros des unités allemandes est appelé en Normandie. Le 1er mai, les maquis les plus proches reviennent manœuvrer sur ce plateau où ils retrouvent les cylindres couverts de rouille des parachutages, entre les chalets incendiés. Le 14 juillet, ils défilent à travers Thônes. Le 1er août, les camions ont rassemblé 1 500 hommes de l'armée secrète et 400 FTP. À onze heures, les forteresses volantes lâchent le dernier parachutage, qui apporte enfin les armes lourdes.

Fini le temps des maquis de misère ! Un char qui se dresse est certes une terrible bête ; mais pour lui, un bazooka invisible est un monstre caché. C'est le bazooka, non la mitraillette, qui a fait des vrais maquis une force supplétive considérable. Un char est plus fort qu'une compagnie de mitraillettes, il n'est pas plus fort qu'une torpille.

Le 13, pendant trois jours, les automitrailleuses ennemies combattent les maquis, et sautent. Le 19, lorsque la radio annonce que l'insurrection générale commence à Paris, cinq mois jour pour jour après l'attaque des Glières, le général Oberg, qui la commandait, apporte au capitaine Nizier, chef militaire de la Résistance, la capitulation de ses troupes.

Alors, dans tous les bagnes depuis la Forêt-Noire jusqu'à la Baltique, vos déportés qui survivaient encore se levèrent sur leurs jambes flageolantes. Et le peuple de ceux dont la technique concentrationnaire avait tenté de faire des esclaves parce qu'ils avaient été parfois des héros, le peuple dérisoire des tondus et des rayés, notre peuple ! pas encore délivré, encore en face de la mort, ressentit que même s'il ne devait jamais revoir la France, il mourrait du moins avec une âme de vainqueur.

Les Espagnols tombés ici en se souvenant des champs de l'Ebre et du jour où la Révolution vida les monts-de-piété de tout ce que les pauvres y avaient engagé.

Les Français qui avaient rejoint après avoir combattu, eux, dans la ligne Maginot jusqu'au dernier jour. Les gens des villages sans lesquels le maquis n'aurait pu ni se former ni se reformer ; ceux qui ont sonné le glas pour lui ; ceux que

les hitlériens ont déportés, ceux qu'ils ont fait courir pour rigoler, pendant la répression, devant leurs mitrailleuses qui les descendirent tous.

Peu important nos noms, que nul ne saura jamais. Ici, nous nous appelions la France. Et quand nous étions Espagnols, nous nous appelions l'Ebre, du nom de cette dernière bataille.

Je suis la mercière fusillée pour avoir donné asile à l'un des nôtres. La fermière dont le fils n'est pas revenu. Nous sommes les femmes, qui ont toujours porté la vie, même lorsqu'elle risquaient la leur. Nous sommes les vieilles qui vous indiquaient la bonne route aux croisées des chemins, et la mauvaise, à l'ennemi. Comme nous le faisons depuis des siècles. Nous sommes celles qui vous apportaient un peu à manger ; nous n'en avons pas beaucoup. Comme depuis des siècles.

Nous ne pouvions pas faire grand-chose ; mais nous en avons fait assez pour être les Vieilles des camps d'extermination, celles dont on rasait les cheveux blancs. Jeanne d'Arc ou pas, Vierge Marie ou pas, moi, la statue

dans l'ombre au fond du monument, je suis la plus vieille des femmes qui ne sont pas revenues de Ravensbrück. Morel, Anjot et tous mes morts du cimetière d'en bas, c'est à moi que viendront ceux qui ne connaîtront pas votre cimetière. Ils sauront mal ce qu'ils veulent dire lorsqu'ils chuchotent seulement qu'ils vous aiment bien.

Moi, je le sais, parce que la mort connaît le murmure des siècles. Il y a longtemps qu'elle voit ensevelir les tués et les vieilles. Il y a longtemps, Anjot, qu'elle entend les oiseaux sur l'agonie des combattants de la forêt ; ils chantaient sur les corps des soldats de l'an II. Il y a longtemps qu'elle voit les longues files noires comme celle qui a suivi ton corps, Morel, dans la grande indifférence de l'hiver.

Depuis la fonte des glaces, vous autres dont les noms sont perdus, elle voit s'effacer les traces des pas dans la neige, celles qui ont fait tuer. Elle sait ce que disent aux morts ceux qui ne leur parlent qu'avec les prières de leur mère, et ceux qui ne disent rien. Elle sait qu'ils entendront le glas que toutes les églises des vallées ont sonné un jour pour vous, et qui sonne maintenant dans l'éternité.



# *Le Débarquement*

**Jeudi 26 mai • 15h**

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

## **SOURCES**

- 1) René Char, *La Liberté*, 1945
- 2) Charles de Gaulle (BBC, le 6 juin 1944)
- 3) Maurice Schumann (BBC, le 9 juin 1944)
- 4) Jean-Jacques Mayoux (BBC, le 31 juillet 1944)

### **1) René Char, *La Liberté*, 1945**

Elle est venue par cette ligne blanche pouvant tout aussi bien signifier l'issue de l'aube que le bougeoir du crépuscule.

Elle passa les grèves machinales;

Elle passa les cimes éventrées.

Prenaient fin la renonciation à visage de lâche, la sainteté du mensonge, l'alcool du bourreau.

Son verbe ne fut pas un aveugle bétail mais la toile où s'inscrivit mon souffle.

D'un pas à ne se mal guider que derrière l'absence, elle est venue, cygne sur la blessure par cette ligne blanche.

### **2) Charles de Gaulle (BBC, le 6 juin 1944)**

La Bataille suprême est engagée !

Après tant de combat, de fureurs, de douleurs, voici venu le choc décisif, le choc tant espéré. Bien entendu, c'est la bataille de France et c'est la bataille de la France !

D'immenses moyens d'attaque, c'est à dire, pour nous, de secours, ont commencé à déferler à partir des rivages de la vieille Angleterre. Devant ce dernier bastion de l'Europe à l'ouest fut arrêtée naguère la marée de l'oppression allemande. Il est aujourd'hui la base de départ de l'offensive de la liberté. La France, submergée depuis quatre ans, mais non point réduite, ni vaincue, la France est debout pour y prendre part.

Pour les fils de France, où qu'ils soient, quels qu'ils soient, le devoir simple et sacré est de combattre par tous les moyens dont ils disposent. Il s'agit de détruire l'ennemi qui écrase et souille la patrie, l'ennemi détesté, l'ennemi déshonoré.

L'ennemi va tout faire pour échapper à son destin. Il va s'acharner à tenir notre sol aussi longtemps que possible. Mais il y a beau temps déjà qu'il n'est plus qu'un fauve qui recule. De Stalingrad à Tarnopol, des bords du Nil à Bizerte, de Tunis à Rome, il a pris maintenant l'habitude de la défaite. Cette bataille, la France va la mener avec fureur. Elle va la mener en bon ordre. C'est ainsi que nous avons, depuis quinze cents ans, gagné chacune de nos victoires. C'est ainsi que nous gagnerons celle-là.

En bon ordre ! Pour nos armées de terre, de mer, de l'air, il n'y a point là de problème. Jamais elle ne furent plus ardentes, plus habiles, plus disciplinées. L'Afrique, l'Italie, l'océan et le ciel ont vu leur force et leur gloire renaissantes. La terre natale les verra demain !

Pour la nation qui se bat, les pieds et les poings liés, contre l'opresseur armé jusqu'au dents, le bon ordre dans la bataille exige plusieurs conditions.

La première est que les consignes données par le gouvernement français et par les chefs français qu'il a qualifiés pour le faire à l'échelon national et à l'échelon local soient exactement suivies.

La seconde est que l'action menée par nous sur les arrières de l'ennemi soit conjuguée aussi étroitement que possible avec celle que mènent de front les armées alliées et françaises. Or, tout le monde doit prévoir que l'action des armées sera dure et sera longue. C'est à dire que l'action des forces de la Résistance doit durer pour aller s'amplifiant jusqu'au moment de la déroute allemande.

La troisième condition est que tous ceux qui sont capables d'agir, soit par les armes, soit par les destructions, soit par le renseignement, soit par le refus du travail utile à l'ennemi, ne se laissent pas faire prisonniers. Que tous ceux-là se dérobent d'avance à la clôture ou à la déportation. Quelles que soient les difficultés, tout vaud mieux que d'être mis hors de combat sans combattre.

La bataille de France a commencé. Il n'y a plus dans la nation, dans l'Empire, dans les armées qu'une seule et même volonté, qu'une seule et même espérance. Derrière le nuage si lourd de notre sang et de nos larmes voici que reparait le soleil de notre grandeur.

---

### 3) Maurice Schumann (BBC, le 9 juin 1944)

Le porte-parole du Gouvernement Provisoire, celui que vous avez entendu depuis près de quatre ans, celui qui, de ce micro de Londres, s'est chaque jour adressé au peuple français, est aujourd'hui en France. Il a débarqué sur une des plages de Normandie avec les troupes d'assaut. Et c'est de Bayeux que nous venons de recevoir sa première dépêche, que je vais vous lire :

Non ! Je ne m'attendais pas à cette marche triomphale, je croyais que le prix de la Libération serait plus lourd pour les premiers lambeaux délivrés du sol natal. Cette mer de drapeaux, ces croix de Lorraine qui sortent de partout, ce feu de l'enthousiasme qui, déjà, à quelques kilomètres des premières lignes, a consumé jusqu'au souvenir du martyr enduré pendant quatre ans, tout cela, ce n'est pas beau, c'est trop beau. Ce n'est pas un rêve, c'est un rêve inespéré.

On m'avait dit: le champ de bataille sur lequel vous mettez le pied sera vide d'habitants; ceux que l'ennemi n'aura pas évacués ou déportés auront été chassés par les ravages du combat. Eh bien, c'est en plein champ de bataille que, dès le 6 juin, premier jour de la grande croisade, je suis tombé dans les bras de mon premier Français qui, de loin, avait été attiré par la forme de mon casque. Un peu plus tard, quand le dernier Allemand se fut enfui, mon premier Français me conduisit à mon premier village. Et, pas un instant depuis lors, je n'ai cessé d'être porté, soulevé, happé, submergé. Il paraît que les Normands sont des gens calmes. Que serait-ce, grands dieux, s'ils étaient des gens excités !

Je vous écris à l'ombre de la cathédrale de Bayeux, dans l'arrière-boutique, où, depuis trois ans, l'animateur de la Résistance locale a dirigé son secteur du front français. Autour de moi, ses quinze principaux lieutenants qui, tout à l'heure encore, s'ignoraient mutuellement. J'aurai voulu que vous voyiez tomber dans les bras l'un de l'autre un chanoine de la cathédrale et un vieil anticlérical du cru qui se sont combattus pendant trente ans et qui savent, depuis une heure, que depuis des mois, ils faisaient tous deux partie de la même Armée Secrète; deux institutrices, qui gardaient en réserve les brassards tricolores à croix de Lorraine qu'elles ont confectionnés il y a deux ans, les mettent aux bras de leurs camarades de combat; dehors une foule immense, toute la ville déferle, acclame les libérateurs, accroche les drapeaux à toutes les fenêtres; la porte s'ouvre: une femme d'otage qui tient son bébé dans les bras; derrière elle, deux jeunes filles, qui sortent à peine de prison, puis deux jeunes gens, encore des réfractaires qui me demandent tranquillement quand de Gaulle viendra leur mettre un uniforme sur le dos, et combien de temps il leur faudra pour se familiariser avec le manie-ment des armes nouvelles...

Tout cela c'est Bayeux aujourd'hui. Et c'est vous, demain, vous tous ! Ensemble, nous revivons ce jour et nous mériterons cette joie.

---

#### 4) Jean-Jacques Mayoux (BBC, le 31 juillet 1944)

J'ai devant moi le plus haut des témoignages, le plus déchirant des livres de guerre. Il s'appelle « Morts pour la France ». C'est un livre qu'on ne lit pas les yeux secs, ni sans que le cœur vous batte, ce recueil de lettres de condamnés à mort, écrites la dernière nuit, dans le froid et dans le gris du dernier petit jour. Quand on a refermé sa couverture grise, on se sent transformé soi-même par l'approche de ténèbres et par le souffle de tant d'héroïsme.

Non, ces 110 000 morts ne sont pas des morts comme les autres, ces 110 000 soldats de la Résistance n'étaient pas des soldats comme les autres, ces 110 000 héros n'étaient pas des héros comme les autres.

Écoutez-les parler et vous comprendrez ce que je veux dire. Écoutez le député communiste Catelas: « J'attends avec courage le moment de tomber pour les miens pour une cause juste et humaine. »

Écoutez le député communiste Péri, rédacteur en chef de l'Humanité: « Que mes amis sachent que je suis resté fidèle à l'idéal de toute ma vie ; que mes compatriotes sachent que je vais mourir pour que la France vive. J'irais dans la même voie si j'avais à recommencer ma vie. Je vais préparer tout à l'heure des lendemains qui chantent. »

Écoutez cet inconnu: « je crois avoir assez de force et j'en ai en ce moment pour marcher au poteau le front haut... Je ne suis pas une victime: je suis un peu de sang qui fertilise en ce moment la terre de France. Pour que le peuple vive, je dois mourir, alors je meurs. Une vie, mais c'est bien peu, quand se trouve être en jeu la vie de l'humanité entière...

Lutter, unissez-vous, mes frères. Chacun de nous n'est rien. Tous, nous sommes le monde, nous sommes la lumière. Plus d'égoïsme, plus de division, plus d'obscurantisme. La communion totale de tous, la foi inébranlable dans la science, le progrès et l'humanité sera sauvée.

Je pars tranquille. L'avenir est assuré. Je suis sans regret, sans inquiétude, sans émotion. Je suis demain. Mes exécuteurs sont déjà hier. »

Écoutez Henri Portet, gosse de seize ans: « les soldats viennent me chercher, je hâte le pas, mon écriture est peut-être tremblée, mais c'est parce que j'ai un petit

crayon: je n'ai pas peur de la mort, j'ai la conscience tellement tranquille. Maman, je t'en supplie, prie, songe que si je meurs, c'est pour mon bien; quelle mort sera plus honorable pour moi ? Je meurs volontairement pour patrie. Nous nous retrouverons bientôt tous les quatre au ciel. »

Nous savons bien ce que c'est que le péril de la guerre ; nous savons bien ce que c'est que la bravoure militaire et nous savons que c'est une très belle chose. Mais cette chaleur du sang, cette ardeur du combat ne sont pas aussi sublimes que la froide résolution des gens de la Résistance, dont toute la route depuis 1940 menait à cette dernière nuit et à cette dernière lettre. Et nous devons, tous ceux d'entre nous qui se retrouveront vivants quand ce sera fini, nous devons tirer de ce grand et clair sacrifice une grande fierté, un grand réconfort, aussi bien que le sentiment de nouveaux et difficiles devoirs.

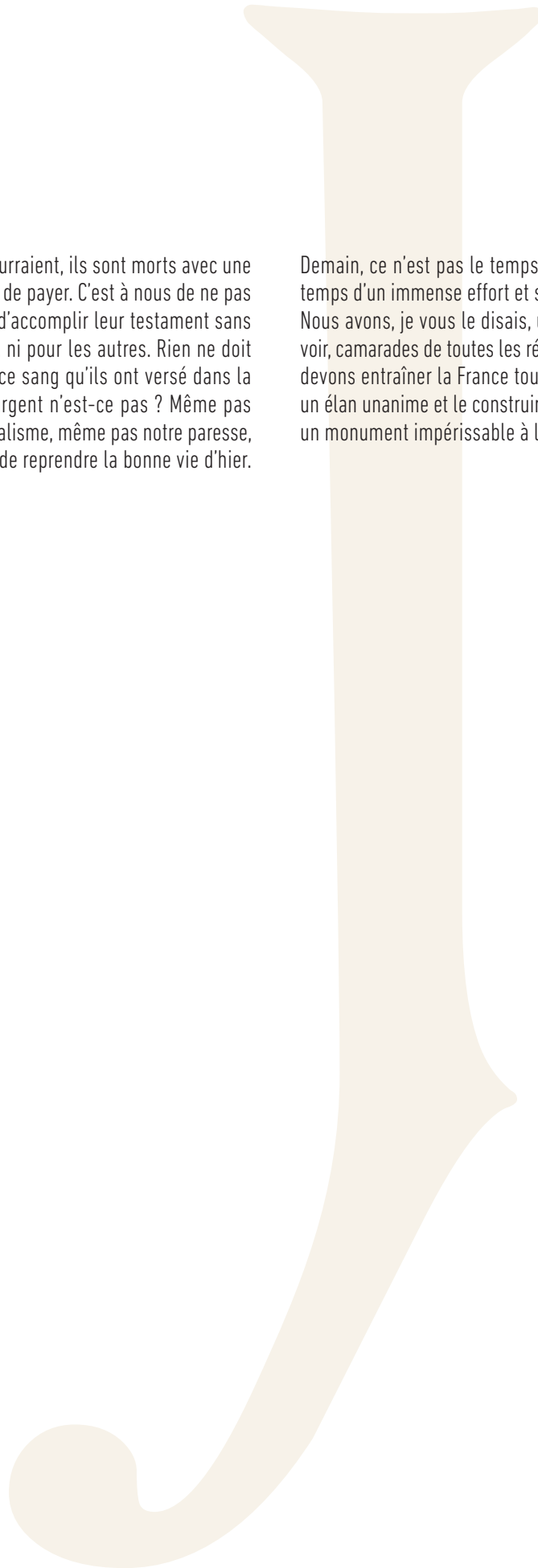
Un grand réconfort, car cette voix ce terrible et magnifique chœur d'outre-tombe, c'est la voix, c'est le chœur des voix du peuple français. Cette pureté, cette lumière des derniers moments, c'est l'âme de ce peuple qu'on a dit décadent ou corrompu. Ce sont des gens du peuple qui ne savent pas faire des phrases qui vous disent en parlant de leur condamnation à mort: « Ça coupe un peu la chique » avec une grimace qui trouve encore le moyen d'être un sourire. C'est parce que ce sont des gens du peuple que leur grandeur à tant de sens et contient tant de promesses. Soyons, camarades de France, très fiers et très respectueux de leur mémoire.

C'est avec le souvenir de ces morts, c'est avec le désir d'être digne de ces morts que les vivants feront la France nouvelle. Ce qu'il faut, c'est puiser à la même source. Ces hommes qui allaient mourir parlaient de l'avenir. En face de la folie criminelle qui les assassinait c'est leur humanité qui grandit jusqu'à se dépasser. Parmi tous ces patriotes, pas un fanatique, et l'enfant de seize ans, Henri Portet, parle pour tous les autres quand il dit: « Je meurs pour ma patrie, je veux une France libre et des Français heureux, non pas une France orgueilleuse et première nation du monde, mais une France travailleuse, laborieuse, honnête. »

[...] Tous les combattants de la Résistance ont lutté et sont morts avec la même pensée, avec la même vision. Et c'est pourquoi ils avaient tellement oublié l'égoïsme et c'est pourquoi ils sont si bien bien morts. Mais, sachant

si bien pourquoi ils mourraient, ils sont morts avec une créance et c'est à nous de payer. C'est à nous de ne pas les trahir, c'est à nous d'accomplir leur testament sans faiblesse ni pour nous, ni pour les autres. Rien ne doit peser aussi lourd que ce sang qu'ils ont versé dans la balance, même pas l'argent n'est-ce pas ? Même pas non plus notre individualisme, même pas notre paresse, même pas notre envie de reprendre la bonne vie d'hier.

Demain, ce n'est pas le temps de la bonne vie, c'est le temps d'un immense effort et sur nous-mêmes d'abord. Nous avons, je vous le disais, un grand, un difficile devoir, camarades de toutes les résistances française, nous devons entraîner la France tout entière avec nous dans un élan unanime et le construire ce monde neuf, comme un monument impérissable à la mémoire de ces morts.



# *La libération de Paris*

**Judi 26 mai • 16h**

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

## **SOURCES**

- 1) Jean Oberlé (BBC, le 23 août 1944)
- 2) Pierre Bourdan (BBC, le 26 août 1944)
- 3) Charles de Gaulle, *Discours à l'Hôtel-de-Ville de Paris* (26 août 1944)

### **1) Jean Oberlé (BBC, le 23 août 1944)**

Ici Londres,

Les armées alliées s'approchent de Paris. Le monde entier attendait leur entrée dans la capitale. Le sort de Paris était suspendu à chaque édition de journaux à chaque dépêche. Ils sont à Rambouillet, ils sont à Versailles, ils vont entrer à Paris d'un moment à l'autre.

Et Paris a émerveillé le monde, une fois de plus. Paris s'est insurgé, Paris a retrouvé son âme des grandes journées révolutionnaires, aux lieux éternels où le cœur de Paris a toujours battu. Une fois de plus, c'est sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à l'ombre de Notre-Dame que s'est joué le sort de Paris. La place de l'Hôtel-de-Ville, la vieille place de Grève où l'Histoire de France s'est chaque fois renouvelée, la place de l'Hôtel-de-Ville, des grandes journées révolutionnaires, de La Fayette à Lamartine. La Cité, cœur de Paris. Le peuple et l'Université. Le monde entier sait maintenant que Paris se sera libéré lui-même mais, dans les rues des vingt arrondissements et de la banlieue, la fusillade n'a pas encore cessé.

Paris néanmoins, voyant arriver, sur les collines qui l'entourent, les armées alliées, a voulu les devancer. Il a voulu comme au cours des siècles, secouer ses pavés si souvent barricadés. Paris a voulu montrer au monde que la dernière bataille serait sa bataille.

Les patriotes parisiens samedi dernier, au matin, décidaient l'insurrection. Patriotes armés et patriotes sans armes se sont lancés au combat. Le 18, on se battait déjà, boulevard Bonne-Nouvelle, on tirait dans la rue de Rivoli où des camions allemands ouvraient le feu sur les Parisiens. A midi, les postiers qui s'étaient mis en grève manifestaient devant l'Hôtel-de-Ville, déployaient le drapeau tricolore et chantaient la Marseillaise. Les admirables cheminots se couchaient sur les voies et déboulonnaient les rails. La jeunesse des écoles était dans la rue, tandis que dans la préfecture de police et dans la caserne de la Cité, la police, en grève elle aussi, faisait de la petite île un bastion qui rejetait toutes les attaques allemandes.

Après quatre jours de lutte, les quatre glorieuses, l'ennemi était battu. Il résistait encore par endroits, mais Paris avait vaincu.

## 2) Pierre Bourdan (BBC, le 26 août 1944)

La ville sublime, la ville de la joie, du bonheur, de l'élégance était, une fois de plus, devenue la ville du courage, de l'héroïsme, du sacrifice.

Du 19 au 22 août, elle aura lutté, comme aux heures les plus graves de son histoire, comme en 1789, comme en 1830, comme en 1848, comme en 1871. Elle aura montré à la France et au monde qu'elle est toujours la tête et le cœur de la France.

Le beau Paris devient soudain le Paris héroïque. Le monde s'arrête devant cette belle ville, comme se sont arrêtées au sommet des collines les armées alliées en voyant son beau ciel au dessus de ses clochers et de ses tours. Et le monde et nos alliées voient ici, dans Paris, se symboliser la lutte de quatre années, une lutte souterraine, préparée, du maquis, des patriotes qui libèrent des villages et des villes et qui comme chef d'œuvre, libèrent la capitale.

Grand et beau et cher Paris, tes murs ont souvent été écorchés par les balles, tes pavés se sont bien souvent soulevés pour la liberté menacée; l'amour de la patrie vient une fois de plus de voler de Notre-Dame à l'Hôtel-de-Ville, de la Bastille à la République, de la montagne Sainte-Geneviève aux Invalides. Après l'humiliation de quatre ans d'occupation, tu as secoué la vermine qui te salissait. Tu as montré au monde qui, parfois, a douté de toi, t'a cru trop heureux, que tu étais toujours la citadelle de la Liberté et la capitale d'un grand peuple.

Paris n'a jamais été ce qu'il a été aujourd'hui. Paris ne sera jamais ce qu'il a été aujourd'hui.

C'est un Paris de flamme, de délire, de délivrance, de colère, d'héroïsme, d'inépuisable générosité, un Paris qui réunissait d'un seul coup, d'un seul élan, toutes ses traditions révolutionnaires et toutes ses traditions nationales ; un Paris qui reconquerrait, en même temps qu'il les livrait au monde, ses trésors de liberté et de force populaire ; un Paris dont les gosses de seize ans sans armes avaient tenu plusieurs jours derrière des barricades ou sur un terrain découvert, attaquant des tanks allemands ; un Paris qui hurlait de joie et qui étincelait de drapeaux, alors qu'il était encore balayé de mitrailleuses allemandes ; un Paris si riche, si fort, plus plein de sève qu'il ne l'a jamais été ; un Paris dont l'âme

révolutionnaire a donné à plein : mais c'était la révolution contre l'ennemi.

A bord d'un char français, nous avons vu liquider les deniers points de résistance ennemis, aux abords de la capitale: une résistance têtue d'hommes qui n'ont plus rien à perdre, et qui trouvaient leur point d'appui derrière les barricades et les redoutes, où, la veille encore, des patriotes français se trouvaient. Ils ont engagé des combats de rues avec l'ennemi retranché jusque dans la ligne de métro de Grenelle, tirant ses dernières rafales, et jetant ses dernières grenades.

Nous avons vu cette foule étonnante qui, à peine le silence rétabli après ces rafales, se déversait dans les rues pour acclamer les chars français. Elle jetait sur nous des drapeaux et des fleurs, traitant par le mépris le danger que faisait peser sur elle l'ennemi qui n'avait plus qu'un souffle.

Cher vieux Paris, nous nous attendions à tes acclamations, à tes héroïsmes, à ta délivrance par la force de ton peuple désarmé qui n'a jamais été si superbe. Nous nous attendions à te voir pavoisé, plein de cette jeunesse que tu renouvelles à chaque crise de ton histoire. Nous attendions ces batailles de rue de dernière heure, au milieu de la joie, ces batailles qui ont permis de confondre dans la délivrance ceux qui venait pour te reprendre et ceux qui ont combattu depuis huit jours pour toi, avec les seules forces de leur cœur. Ces gars passent dans de mauvaises automobiles mais ont l'éclair au front et la foi dans les yeux. Ces enfants sont morts pour te libérer. Les F.F.I., les Francs-Tireurs et Partisans, l'armée de la France.

Et puis, nous aurons vu aussi la capitulation des généraux et des officiers allemands, à Montparnasse, où les généraux de Gaulle et Leclerc se rencontrèrent sous la verrière de la gare. Et puis, un Paris en délire, dans lequel retentissaient encore les coups de feu des tireurs attardés. Et puis, les prisonniers allemands, convoyés par les forces du général Leclerc et par l'armée de la Résistance.

Que dire ! Paris n'a jamais été si beau, si divers, si puissant, si défiant. Cette journée, sa dernière journée de barricades est offerte à l'histoire comme un cadeau magnifique de la France, qui demain sera libérée, de Marseille à Dunkerque, de Brest aux Vosges.

### 3) Charles de Gaulle, Discours à l'Hôtel-de-Ville de Paris (26 août 1944)

Pourquoi voulez-vous que nous dissimulions l'émotion qui nous étreints tous, hommes et femmes, qui sommes ici, qui sommes ici chez nous, dans Paris, levé, debout pour se libérer et qui a su le faire de ses mains ! Non, nous ne dissimulerons pas cette émotion profonde et sacrée. Il y a là des minutes, nous le sentons tous, qui dépassent chacune de nos pauvres vies.

Paris, Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré ! Libéré par lui-même, libéré par son peuple, avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, c'est-à-dire de la France qui se bat, c'est-à-dire de la vraie France, de la France éternelle.

Eh bien, puisque Paris est libéré, puisque l'ennemi qui le tenait a capitulé dans nos mains, la France rentre à Paris chez elle. Elle y rentre sanglante, mais elle y rentre bien résolue, elle y rentre éclairée par d'immenses feux, mais elle y rentre plus certaine que jamais de ses devoirs et des droits.

Je dis d'abord de ses devoirs, et je les exprimerai tous pour le moment en disant qu'il s'agit de la guerre. L'ennemi chancelle mais il n'est pas encore battu, il reste sur notre sol. Il ne suffira même pas que nous l'ayons, avec le concours de nos chers et admirables alliés, chassé de chez nous pour que nous nous tenions pour satisfaits après ce qui s'est passé. Nous voulons sur son territoire entrer, comme il se doit, en vainqueurs.

C'est pour cela que l'avant-garde française est entrée à Paris à coups de canon; c'est pour cela que la grande armée française d'Italie a débarqué dans le Midi et remonte rapidement la vallée du Rhône; c'est pour cela que nos braves et chères Forces de l'intérieur veulent devenir des unités modernes; c'est pour avoir cette revanche, cette vengeance et en même temps cette justice, que nous saurons continuer de nous battre jusqu'au dernier jour, jusqu'au jour de la victoire totale et complète.

Ce devoir de guerre, tous les hommes qui sont ici, tous ceux qui nous entendront en France savent bien qu'ils comportent d'autres devoirs, dont le principal s'appelle l'unité nationale.

La nation ne permettrait pas, dans la situation où elle se trouve, que cette unité-là soit rompue. La nation sait bien qu'il lui faut, pour vaincre et pour reconstruire et pour être grande, qu'il lui faut avoir avec elle tous ses

enfants. La nation sait bien que ses fils et ses filles, tous ses fils et toutes ses filles, hormis quelques malheureux traîtres qui se sont livrés à l'ennemi et lui ont livré les autres, et qui connaissent et connaîtront la rigueur des lois, hormis ceux-là, tous les fils, toutes les filles de la France marchent et marcheront fraternellement pour les buts de la France, la main dans la main.

C'est cette grande, noble discipline nationale que le gouvernement réclame de tous les citoyens. Cette grande et noble discipline nationale n'empêche pas, bien au contraire, la nation d'avoir conscience de ses droits. Je dis ici, parce qu'il faut qu'on l'entende, qu'après ce qui s'est passé en 40, après l'abdication que vous savez, et après l'usurpation odieuse, il n'y a pas d'autre voie pratique et acceptable, pour que le peuple fasse entendre sa voix, que le suffrage universel libre de tous les Français et de toutes les Françaises, dès que les conditions dans lesquelles se trouve la nation permettront de passer la parole au peuple, c'est-à-dire au souverain.

Et les droits de la France, c'est-à-dire ses droits intérieurs, les droits qui intéressent tous ses enfants et qui par conséquent l'intéressent elle-même d'une façon vitale, nous ne voulons plus, quand nous aurons la possibilité de le faire, nous ne voulons plus que dans la nation, aucun homme, aucune femme puisse redouter la faim, la misère, les lendemains. Nous voulons des Français et des Françaises dignes, dignes d'eux-mêmes, dignes d'elles-mêmes et dignes du pays. Nous voulons pour chacun en France des conditions d'existence qui soient à la hauteur de ce qu'un homme et une femme ont le droit de réclamer.

Enfin, la France a des droits au dehors. La France est une grande nation. Elle l'a prouvé comme au temps où nous n'avions pas la mer autour de nous. Nous nous en sommes bien aperçus, mais nous voilà, nous voilà debout rassemblés, nous voilà parmi les vainqueurs. Et ce n'est pas fini.

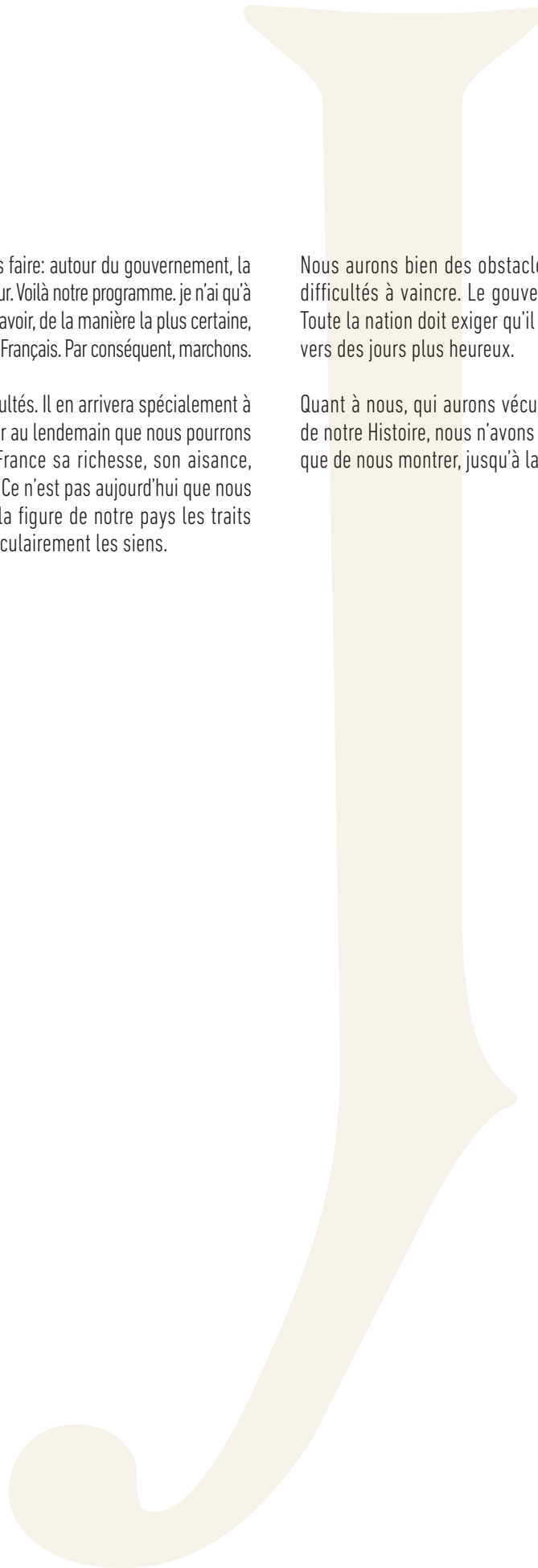
Cette grande nation-là a des droits et ces droits elle saura les faire valoir : elle a le droit d'être en sécurité ; elle a le droit d'exiger de n'être plus jamais envahie par l'ennemi qui l'a fait tant de fois ; elle a le droit d'être au premier parmi les grandes nations qui vont organiser la paix et la vie du monde ; elle a le droit de se faire entendre dans toutes les parties de la terre. Elle est une grande puissance mondiale, elle le peut, elle saura faire en sorte que les autres en tiennent compte, parce que cela est de l'intérêt suprême je veux dire de l'intérêt de l'Humanité.

Voilà ce que nous devons faire: autour du gouvernement, la guerre, l'unité et la grandeur. Voilà notre programme. je n'ai qu'à vous regarder tous pour savoir, de la manière la plus certaine, que c'est celui de tous les Français. Par conséquent, marchons.

Il arrivera bien des difficultés. Il en arrivera spécialement à Paris. Ce n'est pas du jour au lendemain que nous pourrons rendre à Paris et à la France sa richesse, son aisance, ses facilités d'autrefois. Ce n'est pas aujourd'hui que nous pourrons remettre sur la figure de notre pays les traits pacifiques qui furent séculairement les siens.

Nous aurons bien des obstacles à surmonter, bien des difficultés à vaincre. Le gouvernement fera son devoir. Toute la nation doit exiger qu'il le fasse. Ainsi irons-nous vers des jours plus heureux.

Quant à nous, qui aurons vécu les plus grandes heures de notre Histoire, nous n'avons pas à vouloir autre chose que de nous montrer, jusqu'à la fin, dignes de la France.





# Jean Moulin

**Jeudi 26 mai • 17h**

► Place de l'Hôtel-de-ville • 13100 Aix-en-Provence

## SOURCE

André Malraux, « *Entre ici, Jean Moulin* » (19 décembre 1964)

### **André Malraux, Discours pour la panthéonisation de Jean Moulin (19 décembre 1964)**

Voilà donc plus de vingt ans que Jean Moulin partit, par un temps de décembre sans doute semblable à celui-ci, pour être parachuté sur la terre de Provence, et devenir le chef d'un peuple de la nuit. Sans la cérémonie d'aujourd'hui, combien d'enfants de France sauraient son nom ? Il ne le retrouva lui-même que pour être tué ; et depuis, sont nés seize millions d'enfants...

Puissent les commémorations des deux guerres s'achever par la résurrection du peuple d'ombres que cet homme anima, qu'il symbolise, et qu'il fait entrer ici comme une humble garde solennelle autour de son corps de mort. Après vingt ans, la Résistance est devenue un monde de limbes où la légende se mêle à l'organisation. Le sentiment profond, organique, millénaire, qui a pris depuis son accent de légende, voici comment je l'ai rencontré. Dans un village de Corrèze, les Allemands avaient tué des combattants du maquis, et donné ordre au maire de les faire enterrer en secret, à l'aube. Il est d'usage, dans cette région, que chaque femme assiste aux obsèques de tout mort de son village en se tenant sur la tombe de sa propre famille. Nul ne connaissait ces morts, qui étaient des Alsaciens. Quand ils atteignirent le cimetière, portés par nos paysans sous la garde menaçante des mitraillettes allemandes, la nuit qui se retirait comme la mer laissa paraître les femmes noires de Corrèze, immobiles du haut en bas de la montagne, et attendant en silence, chacune sur la tombe des siens, l'ensevelissement des morts français.

Comment organiser cette fraternité pour en faire un combat ? On sait ce que Jean Moulin pensait de la Résistance, au moment où il partit pour Londres : « Il serait fou et criminel de ne pas utiliser, en cas d'action alliée sur le continent, ces troupes prêtes aux sacrifices les plus

grands, éparses et anarchiques aujourd'hui, mais pouvant constituer demain une armée cohérente de parachutistes déjà en place, connaissant les lieux, ayant choisi leur adversaire et déterminé leur objectif. » C'était bien l'opinion du général de Gaulle. Néanmoins, lorsque, le 1 janvier 1942, Jean Moulin fut parachuté en France, la Résistance n'était encore qu'un désordre de courage : une presse clandestine, une source d'informations, une conspiration pour rassembler ces troupes qui n'existaient pas encore. Or, ces informations étaient destinées à tel ou tel allié, ces troupes se lèveraient lorsque les Alliés débarqueraient. Certes, les résistants étaient des combattants fidèles aux Alliés. Mais ils voulaient cesser d'être des Français résistants, et devenir la Résistance française.

C'est pourquoi Jean Moulin est allé à Londres. Pas seulement parce que s'y trouvaient des combattants français (qui eussent pu n'être qu'une légion), pas seulement parce qu'une partie de l'empire avait rallié la France libre. S'il venait demander au général de Gaulle de l'argent et des armes, il venait aussi lui demander « une approbation morale, des liaisons fréquentes, rapides et sûres avec lui ».

Le Général assumait alors le Non du premier jour ; le maintien du combat, quel qu'en fût le lieu, quelle qu'en fût la forme ; enfin, le destin de la France.

La force des appels de juin 40 tenait moins aux « forces immenses qui n'avaient pas encore donné », qu'à : « Il faut que la France soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. » La France, et non telle légion de combattants français. C'était par la France libre que les résistants de Bir Hakeim se conjuguèrent, formaient une France combattante restée au combat. Chaque

groupe de résistants pouvait se légitimer par l'allié qui l'armait et le soutenait, voire par son seul courage ; le général de Gaulle seul pouvait appeler les mouvements de Résistance à l'union entre eux et avec tous les autres combats, car c'était à travers lui seul que la France livrait un seul combat.

C'est pourquoi - même lorsque le président Roosevelt croira assister à une rivalité de généraux ou de partis - l'armée d'Afrique, depuis la Provence jusqu'aux Vosges, combattra au nom du gaullisme comme feront les troupes du Parti communiste. C'est pourquoi Jean Moulin avait emporté, dans le double fond d'une boîte d'allumettes, la micro-photo du très simple ordre suivant : « M. Moulin a pour mission de réaliser, dans la zone non directement occupée de la métropole, l'unité d'action de tous les éléments qui résistent à l'ennemi et à ses collaborateurs. »

Inépuisablement, il montre aux chefs des groupements le danger qu'entraîne le déchirement de la Résistance entre des tuteurs différents. Chaque événement capital - entrée en guerre de la Russie, puis des États-Unis, débarquement en Afrique du Nord - renforce sa position. A partir du débarquement, il apparaît que la France va redevenir un théâtre d'opérations. Mais la presse clandestine, les renseignements (même enrichis par l'action du noyautage des administrations publiques) sont à l'échelle de l'Occupation, non de la guerre. Si la Résistance sait qu'elle ne délivrera pas la France sans les Alliés, elle n'ignore plus l'aide militaire que son unité pourrait leur apporter. Elle a peu à peu appris que s'il est relativement facile de faire sauter un pont, il n'est pas moins facile de le réparer ; alors que s'il est facile à la Résistance de faire sauter deux cents ponts, il est difficile aux Allemands de les réparer à la fois.

En un mot, elle sait qu'une aide efficace aux armées de débarquement est inséparable d'un plan d'ensemble. Il faut que sur toutes les routes, sur toutes les voies ferrées de France, les combattants clandestins désorganisent méthodiquement la concentration des divisions cuirassées allemandes. Et un tel plan d'ensemble ne peut être conçu, et exécuté, que par l'unité de la Résistance.

C'est à quoi Jean Moulin s'emploie jour après jour, peine après peine, un mouvement de Résistance après l'autre : « Et maintenant, essayons de calmer les colères d'en face... » Il y a, inévitablement, des problèmes de personnes ; et bien davantage, la misère de la France combattante, l'exaspérante certitude pour chaque maquis ou chaque groupe franc, d'être spolié au bénéfice d'un autre

maquis ou d'un autre groupe, qu'indignent, au même moment, les mêmes illusions... Qui donc sait encore ce qu'il fallut d'acharnement pour parler le même langage à des instituteurs radicaux ou réactionnaires, des officiers réactionnaires ou libéraux, des trotskistes ou communistes de retour de Moscou, tous promis à la même délivrance ou à la même prison ; ce qu'il fallut de rigueur à un ami de la République espagnole, à un ancien « préfet de gauche », chassé par Vichy, pour exiger d'accueillir dans le combat commun tels rescapés de la Cagoule !

Jean Moulin n'a nul besoin d'une gloire usurpée : ce n'est pas lui qui a créé Combat, Libération, Franc-tireur, c'est Frenay, d'Astier, Jean-Pierre Lévy. Ce n'est pas lui qui a créé les nombreux mouvements de la zone Nord dont l'histoire recueillera tous les noms. Ce n'est pas lui qui a fait les régiments mais c'est lui qui a fait l'armée. Il a été le Carnot de la Résistance.

Attribuer peu d'importance aux opinions dites politiques, lorsque la nation est en péril de mort - la nation, non pas un nationalisme alors écrasé sous les chars hitlériens, mais la donnée invincible et mystérieuse qui allait emplir le siècle ; penser qu'elle dominerait bientôt les doctrines totalitaires dont retentissait l'Europe ; voir dans l'unité de la Résistance le moyen capital du combat pour l'unité de la nation, c'était peut-être affirmer ce qu'on a, depuis, appelé le gaullisme. C'était certainement proclamer la survie de la France.

En février, ce laïc passionné avait établi sa liaison par radio avec Londres, dans le grenier d'un presbytère. En avril, le Service d'information et de propagande, puis le Comité général d'études étaient formés ; en septembre, le noyautage des administrations publiques. Enfin, le général de Gaulle décidait la création d'un Comité de coordination que présiderait Jean Moulin, assisté du chef de l'Armée secrète unifiée.

La préhistoire avait pris fin. Coordonnateur de la Résistance en zone Sud, Jean Moulin en devenait le chef. En janvier 1943, le Comité directeur des Mouvements unis de la Résistance (ce que, jusqu'à la Libération, nous appellerions les Murs) était créé sous sa présidence. En février, il repartait pour Londres avec le général Delestraint, chef de l'Armée secrète, et Jacques d'Alsace. De ce séjour, le témoignage le plus émouvant a été donné par le colonel Passy. « Je revois Moulin, blême, saisi par l'émotion qui nous étreignait tous, se tenant à quelques pas devant le Général et celui-ci disant, presque à voix basse : « Mettez-vous au garde-à-vous », puis : « Nous vous reconnaissons comme

notre compagnon, pour la libération de la France, dans l'honneur et par la victoire». Et pendant que de Gaulle lui donnait l'accolade, une larme, lourde de reconnaissance, de fierté, et de farouche volonté, coulait doucement le long de la joue pâle de notre camarade Moulin. Comme il avait la tête levée, nous pouvions voir encore, au travers de sa gorge, les traces du coup de rasoir qu'il s'était donné, en 1940, pour éviter de céder sous les tortures de l'ennemi. » Les tortures de l'ennemi...

En mars, chargé de constituer et de présider le Conseil national de la Résistance, Jean Moulin monte dans l'avion qui va le parachuter au nord de Roanne. Ce Conseil national de la Résistance, qui groupe les mouvements, les partis et les syndicats de toute la France, c'est l'unité précieusement conquise, mais aussi la certitude qu'au jour du débarquement, l'armée en haillons de la Résistance attendra les divisions blindées de la Libération.

Jean Moulin en retrouve les membres, qu'il rassemblera si difficilement. Il retrouve aussi une Résistance tragiquement transformée. Jusque-là, elle avait combattu comme une armée, en face de la victoire, de la mort ou de la captivité. Elle commence à découvrir l'univers concentrationnaire, la certitude de la torture. C'est alors qu'elle commence à combattre en face de l'enfer. Ayant reçu un rapport sur les camps de concentration, il dit à son agent de liaison, Suzette Olivier : « J'espère qu'ils nous fusilleront avant. » Ils ne devaient pas avoir besoin de le fusiller.

La Résistance grandit, les réfractaires du travail obligatoire vont bientôt emplir nos maquis ; la Gestapo grandit aussi, la Milice est partout. C'est le temps où, dans la campagne, nous interrogeons les aboiements des chiens au fond de la nuit ; le temps où les parachutes multicolores, chargés d'armes et de cigarettes, tombent du ciel dans la lueur des feux des clairières ou des causses ; le temps des caves, et de ces cris désespérés que poussent les torturés avec des voix d'enfants...

La grande lutte des ténèbres a commencé.

Le 27 mai 1943, a lieu à Paris, rue du Four, la première réunion du Conseil national de la Résistance. Jean Moulin rappelle les buts de la France libre : « Faire la guerre ; rendre la parole au peuple français ; rétablir les libertés républicaines dans un État d'où la justice sociale ne sera pas exclue et qui aura le sens de la grandeur ; travailler avec les Alliés à l'établissement d'une collaboration internationale réelle sur le plan économique et social, dans un monde où la France aura regagné son prestige. »

Puis il donne lecture d'un message du général de Gaulle, qui fixe pour premier but au premier Conseil de la Résistance, le maintien de l'unité de cette Résistance qu'il représente.

Au péril quotidien de la vie de chacun de ses membres.

Le 9 juin, le général Delestraint, chef de l'Armée secrète enfin unifiée, est pris à Paris. Aucun successeur ne s'impose. Ce qui est fréquent dans la clandestinité : Jean Moulin aura dit maintes fois avant l'arrivée de Serreules : « Si j'étais pris, je n'aurais pas même eu le temps de mettre un adjoint au courant... » Il veut donc désigner ce successeur avec l'accord des mouvements, notamment de ceux de la zone Sud. Il rencontrera leurs délégués le 21, à Caluire.

Ils l'y attendent, en effet.

La Gestapo aussi.

La trahison joue son rôle - et le destin, qui veut qu'aux trois quarts d'heure de retard de Jean Moulin, presque toujours ponctuel, corresponde un long retard de la police allemande.

Assez vite, celle-ci apprend qu'elle tient le chef de la Résistance.

En vain. Le jour où, au fort Montluc à Lyon, après l'avoir fait torturer, l'agent de la Gestapo lui tend de quoi écrire puisqu'il ne peut plus parler, Jean Moulin dessine la caricature de son bourreau. Pour la terrible suite, écoutons seulement les mots si simples de sa sœur : « Son rôle est joué, et son calvaire commence. Bafoué, sauvagement frappé, la tête en sang, les organes éclatés, il atteint les limites de la souffrance humaine sans jamais trahir un seul secret, lui qui les savait tous. »

Comprenons bien que, pendant les quelques jours où il pourrait encore parler ou écrire, le destin de la Résistance est suspendu au courage de cet homme. Comme le dit Mme Moulin, il savait tout.

Georges Bidault prendra sa succession. Mais voici la victoire de ce silence atrocement payé : le destin bascule.

Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons : elles portent le deuil de la France, et le tien. Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau fait de mousselines nouées,

les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres. Regarde le prisonnier qui entre dans une villa luxueuse et se demande pourquoi on lui donne une salle de bains - il n'a pas encore entendu parler de la baignoire. Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple d'ombres se lever dans la nuit de juin constellée de tortures.

Voici le fracas des chars allemands qui remontent vers la Normandie à travers les longues plaintes des bestiaux réveillés : grâce à toi, les chars n'arriveront pas à temps. Et quand la trouée des Alliés commence, regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les commissaires de la République - sauf lorsqu'on les a tués. Tu as envié, comme nous, les clochards épiques de Leclerc : regarde, combattant, tes clochards sortir à quatre pattes de leurs maquis de chênes, et arrêter avec leurs mains paysannes formées aux bazookas l'une des premières divisions cuirassées de l'empire hitlérien, la division Das Reich.

Comme Leclerc entra aux Invalides, avec son cortège d'exaltation dans le soleil d'Afrique et les combats d'Alsace, entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège. Avec ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé, comme toi ; et même, ce qui est peut-être plus atroce, en ayant parlé ; avec tous les rayés et tous les tondues des camps de concentration, avec le dernier corps trébuchant des affreuses files de Nuit et Brouillard, enfin tombé sous

les crosses ; avec les huit mille Françaises qui ne sont pas revenues des bagnes, avec la dernière femme morte à Ravensbrück pour avoir donné asile à l'un des nôtres. Entre, avec le peuple né de l'ombre et disparu avec elle - nos frères dans l'ordre de la Nuit... Commémorant l'anniversaire de la Libération de Paris, je disais : « Ecoute ce soir, jeunesse de mon pays, ces cloches d'anniversaire qui sonneront comme celles d'il y a quatorze ans. Puissest-tu, cette fois, les entendre : elles vont sonner pour toi. »

L'hommage d'aujourd'hui n'appelle que le chant qui va s'élever maintenant, ce Chant des partisans que j'ai entendu murmurer comme un chant de complicité, puis psalmodier dans le brouillard des Vosges et les bois d'Alsace, mêlé au cri perdu des moutons des tabors, quand les bazookas de Corrèze avançaient à la rencontre des chars de Rundstedt lancés de nouveau contre Strasbourg. Ecoute aujourd'hui, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le Chant du Malheur. C'est la marche funèbre des cendres que voici. A côté de celles de Carnot avec les soldats de l'an II, de celles de Victor Hugo avec les Misérables, de celles de Jaurès veillées par la Justice, qu'elles reposent avec leur long cortège d'ombres défigurées. Aujourd'hui, jeunesse, puissest-tu penser à cet homme comme tu aurais approché tes mains de sa pauvre face informe du dernier jour, de ses lèvres qui n'avaient pas parlé ; ce jour-là, elle était le visage de la France...